

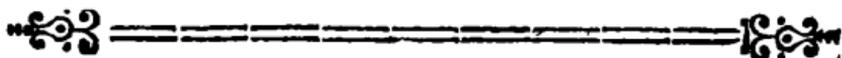
JOURNAL  
HELVETIQUE  
O U  
RECUEIL  
D E  
PIECES FUGITIVES  
D E L I T E R A T U R E  
C H O I S I E ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & mo-  
derne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ;  
de Nouvelles de la République des Lettres ; &  
de diverses autres Particularités intéressantes  
& curieuses , tant de Suisse , que des  
Pais Etrangers.*

DEDIÉ AU ROI,  
FEVRIER 1753.



NEUCHÂTEL  
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M D C C. LIII.





# JOURNAL HELVETIQUE,

FEVRIER 1753.



## REFLEXIONS

*D'un Philantrope.*

C'EST une chose triste & déplorable que d'entendre aujourd'hui des Chrétiens mêmes, c'est-à-dire, ceux qui croïant d'avoir la Doctrine la plus saine, devroient aussi se piquer d'avoir les Mœurs les plus épurées, prophaner néanmoins très souvent le sacré Nom de Dieu, dans leurs discours ordinaires : Pour la moindre bagatelle, vous les entendrez faire intervenir le Nom de Dieu, soit par exclamation, soit par des juremens. *Mon Dieu, Grand Dieu, par Dieu ou Dieu le sçait*, sont des termes extrêmement à la mode dans ce Siècle. C'est le desir sincère du bonheur de ceux qui ont cette mauvaise habitude qui me fait prendre la plume pour la leur faire abandonner, s'il est

possible. Je m'estimerois fort heureux, si j'avois assez d'ascendant sur le cœur de quelques uns de mes Lecteurs pour les faire renoncer à ces faux Ornemens du Discours.

M. de Muralt, dans ses ingénieuses Lettres sur les Anglois & les François, reprend a juste titre le fameux Despréaux de s'adresser mal a propos à Dieu dans sa *Satire sur les Embarras de Paris*, où ce Poete, voulant dépeindre l'incomodité que causent les Chats pendant la nuit, débute par ce Vers.

*Qui frappe l'air bon Dieu de ces lugubres cris?*

*Il vaudroit mieux, dit cet Auteur sensé, tourner l'Esprit de satire contre de pareilles manières de parler, que de les autoriser en les employant dans un Poeme satirique. Elles ne font bien nulle part & ce n'est que faute de génie, qu'un Poète y a recours; & dans un autre endroit il dit, qu'il ne faudroit jamais se servir de pareilles expressions que sérieusement & avec dignité. Mais si ces Exclamations sont déjà blâmables; que dira-t-on de la licence éfrenée qu'on a prise de jurer même par le Nom de Dieu, pour la moindre bagatelle. N'est ce pas une marque du peu de respect qu'on a pour la Majesté Souveraine, dont l'idée seule devoit nous remplir d'un trouble religieux & d'un éfroi salutaire, sur tout lors*  
qu'on

qu'on a la hardiesse, dirois-je ou l'éfronterie, de l'appeler à témoin en badinant, en jouant & pour la moindre bagatelle. Oseroit-on, je le demande, prendre à tous momens à témoin une personne grave & respectable ou un grand Prince pour des choses qui n'en valent pas la peine? Ne craindroit-on pas de l'importuner & de s'atirer son indignation? Et comment ne pas craindre celle, de celui devant qui tous les Rois de la terre avec leurs Sujets, ne sont que come une goutte qui tombe d'un feu. Mais si chaque acte de Religion, come chacun en conviendra facilement, doit être fait avec décence, ne doit-on pas apporter le même respect, lors qu'on prend le Sacré nom de Dieu en sa bouche & qu'on jure par ce qu'il y a de plus respectable; puis que c'est faire un acte de Religion qui n'est pas inférieur aux autres? Appeler directement Dieu à témoin de ce que l'on dit, c'est reconoitre hautement, qu'il est doué d'une conoissance parfaite de ce qui se passe ici bas, & qu'il est revêtu d'une suprême puissance pour venger sévèrement le Mensonge. Or puis qu'en jurant l'on doit se représenter la Divinité dans toute sa Majesté & revêtue de toutes ses Augustes Perfections, quoi de plus juste que de penser sérieusement à ce que l'on fait, de peur de faire

Acte aussi auguste de Religion , à la légère & sans avoir bien examiné, si ce que l'on affirme par Serment , est conforme à la vérité ou non ? Agir autrement c'est folie , c'est impiété.

Outre cela le Serment est certainement un des plus forts liens de la Société, qu'il faut respecter & tacher de conserver en son entier autant qu'il dépend de nous : Dès que vous l'avoibliffés, vous sâpez les plus fermes apuis de la Société. Mais coment ne l'avoibliroit-on pas ce lien, coment ne l'avoiliroit-on pas lors qu'on jure pour la moindre bagatelle ? Je souhaiterois que ceux qui ont contractez la mauvâise habitude de jurer à tous propos, se missent bien dans l'esprit, qu'elle ne peut que les entrainer dans un grand nombre de parjures : Et le moien que cela n'arrive pas ? Le moien qu'on n'oublie pas ce qu'on a juré, si légèrement ? Qu'on me permette de rapporter sur ce sujet un Exemple remarquable qui n'est peut être pas tout à fait hors de sa place. Il y a quelques Années qu'il y avoit à *Francfort* en tems de Foire, un Marchand *Hollandois* si je ne me trompe, qui vendoit de la Faience, & entr'autres des Tasses. Il vint un Acheteur qui en marchanda quelques douzains, mais ne voulant pas doner ce que le Marchand de-

man-

mandoit, il jura par le Nom de Dieu, qu'il n'en doneroit que tant. Le Marchand ne voulant pas lui céder sa Marchandise à ce prix, l'autre s'en alla. Quelques momens après il revint aiant deffein de prendre les Taffes pour le prix que le Marchand avoit demandé au comencement. Le Marchand lui refusa, difant qu'il n'auroit pas ses Taffes. L'Acheteur furpris de ce procédé lui en demanda la raison; c'est, lui repondit le pieux Marchand, parce que je ne veux pas vous faire comettre un parjure, car vous avez juré tantôt par le Nóm de Dieu, que vous ne doneriez pas la Somme que je demandois : Là deffus l'autre se retira étoné & confus. Combien d'Exemples ne pourroit-on pas alléguer de l'oubli fatal des Juremens faits à la légère, par habitude, & par conféquent du grand nombre de parjures qu'il traîne à fa fuite.

Mais fi un feul parjure est un crime fi atroce, dont l'idée feule devoit nous faire frémir, de quel tremblement & de quelle fraieur ne doivent pas être faisis, ceux qui se voient pour ainfi dire, envelopés d'un nombre prodigieux de parjures accumulés les uns fur les autres, depuis tant d'années, & qui se voient compris dans la terrible menace que Dieu lui même fait par la bouche

de Zacharie, *Je déploierai l'exécration du Serment, dit l'Eternel des Armées, & elle entrera dans la maison de celui qui jure faussement par mon Nom, & elle logera au milieu de sa maison, & la consumera avec son bois & ses pierres.* Zach: V. 4.

C'est une mauvaise échappatoire de dire qu'on ne peut pas appeler *un parjure*, ce qui se fait sans dessein, par pure habitude, par oubli & sans une intention directe de jurer. Tant s'en faut que l'habitude de pécher puisse servir d'excuse; elle agrave au contraire le parjure: Et où à-t'on jamais vû absoudre un criminel, qui avoueroit que s'il a violé les Loix, c'est par un effet de la mauvaise habitude qu'il a contracté? Cet aveu n'accéléreroit il pas sa condamnation? Il en est de même à l'égard de ceux qui disent, qu'ils n'ont pas eu l'intention de jurer, mais lors qu'on a fait l'apprentissage du Jurement, ne savoit on pas que l'on prononçoit le Sacré Nom de Dieu? Et ne le prononçoit on pas alors avec une crainte secrète de lui déplaire & de s'atirer sa juste indignation? A présent que par un long exercice, on a surmonté & presque étouffé les remords que la Conscience faisoit sentir au commencement, on s'est acoutumé à provoquer Dieu & ses Jugemens de sang froid & sans penser à l'atrocité

du péché que l'on comet : C'est donc cette criminelle insensibilité que l'on appelle n'avoir pas l'intention de jurer.

Mais n'est-ce pas une audace bien condamnable de vouloir excuser la mauvaise habitude d'appeler Dieu à témoin, pour la moindre bagatelle, parce que l'on y est parvenu après avoir rompu toutes les barrières qui s'oposoient à nôtre passage; après avoir résisté aux avertissemens charitables qu'on nous donoit de la grandeur du péché que nous comettions, en prenant une si mauvaise habitude; après avoir lû & relû cent & cent fois, que cela est condamné expressément par *St. Jaques* & par *J. C.* même. Que dis-je, par *J. C.* même, il défendoit expressément aux Juifs de ne point jurer ni par le Ciel, ni par la Terre, ni par Jérusalem, ni par leur propre Tête dans leurs discours ordinaires; & qu'auroit dit le Sauveur & les Saints Apôtres si les Juifs avoient osé jurer come les Chrétiens d'aujourd'hui, par le propre Nom de Dieu dans leurs Discours familiers. Peut-on raisonablement se dire Chrétiens, c'est-à-dire, Disciples & Amis de *J. C.* pendant que l'on foule aux pieds ses Préceptes les plus respectables? Est-ce l'aimer que de violer ses Comandemens les plus exprès; ou plutôt, n'est-ce pas né-

négliger un si grand salut ? Et le moien d'échaper en tenant une telle conduite ; conduire d'autant plus blamable qu'il n'y a pas l'ombre d'excuse dont on puisse se servir pour la pallier ? Quel profit tire-t-on à y perséverer ? Quel honneur en revient-il ? S'il n'y a ni plaisir , ni profit , ni honneur , à entremêler ses discours de juremens , c'est donc une impiété toute pure de s'attirer ainsi , sans sujet , sur sa propre tête , les terribles Jugemens de Dieu ; & l'on aura d'autant plus raison de gémir un jour , lors qu'on éprouvera la pesanteur de sa main & l'ardeur de son indignation , d'avoir provoqué sur soi ses chatimens , sans qu'il nous en soit revenu aucun profit. Mais , dira peut-être un Partisan de ces faux ornemens du Discours , ces juremens répandent un certain agrément ou un certain sel dans la conversation. Y a t'il rien de plus insipide qu'un tel raisonnement ? Ce qui rend nôtre conversation agréable aux autres , c'est lors que nous leurs témoignons de l'estime , ou lors que nous leur disons des choses qui leur sont plaisir ; mais si l'on croit que ceux à qui l'on parle , aient un profond respect pour Dieu , l'on ne peut sans être très incivil à leur égard , mépriser ou parler avec peu de respect de celui pour qui l'on croit qu'ils

qu'ils en ont beaucoup. Que si l'on s' imagine qu'ils en ont peu, pour la Majesté divine, n'est-ce pas les ofenser d'une manière très grossière, n'est-ce pas les mettre au rang des impies ou des infensez? Dira-t-on peut-être encore, pour s'excuser, que les juremens sont une espèce de supplément du Discours, qu'on s'en sert sans y atacher aucune idée. J'avoüe que cette défaite est digne de celui qui tient un pareil langage. Quoi! l'on veut passer pour avoir de l'esprit, & l'on ne rougit pas de se servir de mots aux-quels on n'atache aucune idée! Si l'on veut absolument emploier des Suppléments du discours, que ne se sert on de mots qui ne soient entendus de personne, ou s'il y a de la folie à prononcer des mots vuides de sens, lors qu'on n'a rien de bon à dire, que ne garde-t-on plutôt le silence. Mais dira-t-on peut être encore, ces Juremens entremêlés dans la Conversation semblent indiquer une certaine grandeur d'ame, un certain courage de la part de celui qui jure. Fort bien. C'est donc à dire que la grandeur d'ame ou le courage consiste dans une audace éfrenée à provoquer sur sa tête les Jugemens de Dieu pour la moindre minutie. Mais ce courage & cette grandeur d'ame, ne méritent ils pas plutôt le titre de fureur &

& de manie? Il me semble que ces mots employés dans ce sens deviennent un peu Sinonimes. Peut-être que l'on entend ici par courage la disposition d'un homme qui ne peut pas souffrir la contradiction & qui veut donner à entendre par ses Juremens, qu'il feroit tout prêt à maltraiter ceux qui oseroient douter de la vérité de ce qu'il dit. Y a t'il rien au monde de plus absurde, que de vouloir faire passer pour Courage & grandeur d'Ame, ce qui n'est au fond qu'audace, entêtement ou un secret desir de commander à tout le monde. Pour peu que l'on examine avec attention d'où vient cette mauvaise coutume de jurer à tous propos, dans la Conversation & pour des riens, on verra qu'elle à sa source dans une imitation servile du mauvais exemple des autres, & que ceux qui ont une fois contracté cette mauvaise habitude, n'ont ni assez de fermeté, ni assez de constance, dirois-je ou de pieté pour la dépouiller & pour s'en défaire. *On s'imagine faussement, dit Mr. de Muralt, qu'un peu d'Esprit fort, qui met au dessus des sentimens vulgaires fait bien : On croit que cela donne un air cavalier qui impose & qui fait honneur dans le monde.*

Enfin, & c'est le dernier prétexte; on dit, si je ne jure on ne me croira pas. Pauvre &

& misérable retranchement qui décèle vôtre mauvaife foi. Je soutiens au contraire, que bien loin d'engager les autres par vos juremens, à ajouter plus facilement foi à ce que vous dites, l'on vous croira plus difficilement, parce qu'on s'imaginera que vous ne pensez guères à ce que vous dites, ou que vous oublierez bientôt ce que vous avez juré si légèrement. Voici quelques remèdes par le moyen desquels ceux qui sont ataquez de cette mauvaife habitude pourront peut-être se procurer leur guérison.

On doit d'abord remplir son Esprit d'un amour sincère & constant pour la vérité, en sentir toute la beauté & l'excellence. On doit penser combien elle est honorable, qu'elle confiance elle nous concilie de la part des Homes, & quelle bienveillance elle nous atire de la part de Dieu. Il faut réfléchir ensuite, sur la Majesté de Dieu, méditer avec soin ses Augustes Perfections & tout ce qui a du raport à un Maitres si grand, si venerable, & ne parler de lui qu'avec une crainte religieuse, & une grande circonspection. Sur tout il faut réprimer avec soin une malheureuse disposition à l'emportement & a la colere, *Car la colere de l'home n'acomplit point la Justice de Dieu.* Elle fait parler & jurer sans réflexion. Il faut mettre un frein à sa

sa Langue ; de cette manière on évitera bien des paroles mauvaises & sur tout des Juremens. Il faut de plus travailler à réprimer tout sentiment d'orgueil & ne pas vouloir passer pour un Oracle dans tout ce que l'on dit. Après cela il faut se garder d'embrasser avec trop de passion un certain parti, plutôt qu'un autre. De là viennent bien des disputes & des quèrelles entremêlées de Juremens. Il faut éviter soigneusement la compagnie des Jureurs, sur tout lors qu'ils ne veulent pas se corriger de ce défaut. Insensiblement l'horreur qu'on avoit pour les Juremens diminue, l'on s'y acoutume & l'on finit par jurer come eux.

Il faut penser aux Angoisses que s'attirent ceux qui jurent si légèrement, *Jephthé, Saül, Hérode* en sont des Exemples frapans. Combien de gens ne seroient peut-être pas peu embarrassés, s'ils devoient exécuter ce qu'ils ont juré. Enfin qu'on ne se fasse pas illusion, & qu'on ne s'imagine pas que Dieu ne fait guères attention à ces juremens. On ne peut pas se moquer de Dieu come on se joue d'un home mortel. Qu'on pense sérieusement à la sainteté, à la véracité de Dieu, & aux menaces terribles qu'il fait contre ceux qui le méprisent en prenant son Nom en vain, par des Juremens inutiles & faux. - Qu'on lise & relise

lise les Chap. IV. d'Osée & V. de Zacharie. Que ceux qui ont pris la mauvaise habitude de jurer dans la conversation, pensent bien qu'ils font en quelque sorte un défi à la Justice Divine, qu'ils l'invitent à les acabler de ses plus sévères Jugemens, s'ils avoient le malheur de jurer fausement. Combien de personnes n'ont pas un juste sujet de craindre que l'exécration du Serment ne se déploie enfin sur elles!

Je finis par les plaintes d'un pieux *Anglois* \*, qui prévoient les terribles calamitez qui alloient fondre sur l'*Angleterre* à cause de cette mauvaise coutume de jurer, qui devenoit tous les jours plus générale, s'exprime ainsi, *Nous avons*, dit-il, *d'autant plus à craindre en voyant de tous côtés les Campagnes déjà blanches & prêtes à fournir une Moisson abondante de juremens, que le juste Juge ne prenne enfin la faux tranchante de ses Jugemens, pour exterminer une Nation si perfide.* Cette Prédiction ne semble que trop s'être vérifiée par le bouleversement de tout ce Royaume arrivé en 1646. & le Pais semble alors avoir mené deuil à cause des exécutions, come dit Jérémie XXII.

PAR-

\* Cette prédiction se trouve dans un petit Livre contre les Jureurs de Mr. Sanderson.



## PARTICULARITEZ

*Sur le Voïageur* TAVERNIER.

MONSIEUR,

PAR un éfet ou une fuite de ce que les Philosophes apèllent *Idées accessoires*, vous me faites une nouvelle demande. Un fait dont vous venés d'être informé, fait naitre chez vous le desir d'être instruit d'un autre, qui y a quelque raport. Vous avez lû dans le *Journal Helvétique* bien des particularités qui concernent le Médecin de *Maïerne* qui étoit Baron d'Aubonne dans le Siècle passé \*. Vous avés lû encore dans le même Journal la Description d'une Table d'un Marbre curieux, qui est aujourd'hui dans la Bibliothèque de *Genève*, & dont ce Voïageur avoit fait l'aquisition \*\*. Nouvelle raison pour le conoitre plus particulièrement.

Vous vous adressés à moi pour cela. Il me seroit aisé de vous répondre que divers Auteurs ont écrit sa vie, & que vous n'avés qu'à les consulter. Mais vous m'avés  
 repli-

\* Journ. Helvétique. Août 1752. Art. II.

\*\* Octobre 1752. pag. 360.

répliqué plus d'une fois dans de semblables occasions, que ma Bibliothèque est mieux fournie que la vôtre. Cela veut dire assez intelligiblement, que pour vous épargner la peine d'aller feuilleter différens Auteurs qui ont écrit la vie de *Tavernier*, il vaut mieux que ce soit moi qui en sois chargé.

Quelque penchant que j'aie à déférer à vos ordres, je ne laisserai pas de vous représenter, que je regarde come une fonction assez désagréable celle de simple Copiste. Pour me mettre un peu à couvert de ce désagrément, je tâcherai de fournir, de mon chef, quelques Anecdotes sur ce Voïageur, qui ne soient pas encore conues du Public, mais qui en même tems soient bien sûres. Cela rendra ma Lettre un peu plus intéressante.

JEAN BATISTE TAVERNIER nâquit à *Paris* l'an 1605. Son Père étoit originaire d'*Anvers* : Il vint s'établir dans cette Capitale, où il faisoit comerce de Cartes de Géographie\*. Ce que le jeune *Tavernier* entendoit dire dans la Boutique de son Père, aux Curieux qui y achetoient des Cartes, lui fit naitre l'envie de conoitre par lui même ces Païs, dont il entendoit faire des descriptions intéressantes. Le jeune Home écoutoit avec avidité ces Rélations. Dans une de ces Con-

K

ver-

\* Il a passé pour un habile Géographe.

versations on avoit sur tout exalté les richesses & la magnificence des Persans; dès lors il bruloit du desir de voir de ses propres yeux ce qui en étoit.

Il comença de bone heure, à parcourir l'Europe, & à vingt deux ans, il avoit déjà vû les principaux Pais de cette belle partie du Monde. Ses Voiages furent un peu interrompûs par l'envie qu'il eût de faire une Campagne, pour avoir quelque teinture du Métier de la Guerre. Il se trouva dans *Mantoue* assiégé par les Impériaux, qui furent obligés de lever le Siège.

Aiant quitté le Service, il trouva une Compagnie pour faire le Voiage de *Constantinople*, & satisfit amplement dans la suite sa passion pour voyager. Il fit pendant l'espace de quarante ans six Voiages en *Perse* & aux Indes, c'est à dire, que dans cet espace de tems, il fit plus de six mille lieues par terre. Il pénétra jusqu'aux fameuses Mines de *Diamans*, & il fut le premier Européen que l'on y vit. C'est avec beaucoup de fondement qu'il a passé pour le plus déterminé Voiageur de son siècle.

Il raporta de ces Voiages quantité de Pierres qui l'enrichirent. Il en vendit beaucoup au Roi de France. Ce Prince se fit raconter les principales circonstances de ces lon-

longues courses & y prit goût. Il anoblit en suite le Voïageur.

Le sixième Voïage de *Tavernier* dura depuis 1663. jusqu'en 1669. Se voyant anobli, & possesseur de richesses immenses, il pensa à acheter une Terre pour s'y retirer. Il jeta les yeux sur la Barronie d'*Aubonne* dans le *Pais de Vaud*, possédée alors par le Marquis de *Montpouillan*, Gendre de *Maierne*, & qui vouloit s'en défaire. Elle lui couta quarante mille Ecus. Il en renouvela les Batimens, & y vécut fort noblement plusieurs années. Il me semble, *Monsieur*, que le choix qu'il fit de la *Suisse* pour s'y retirer, préférablement à tout autre Pais, est une nouvelle raison pour nous affectionner à son Histoire. Je vai donc la continuer. Vous y allés voir du haut & du bas.

Il n'y a point de fortune bien stable dans la Vie. L'opulent *Tavernier* fit l'épreuve de l'inconstance des choses humaines, & essuia un rude revers. Un de ses Neveux déranga entièrement cette situation brillante. Il dirigeoit, dans le *Levant*, le comerce de *Tavernier* qui lui avoit envoyé de précieuses Marchandises de *France*: Elles devoient produire plusieurs millions. Le jeune Home s'étant marié à *Ispahan*, prit le parti de demeurer dans les *Indes*, sans se mettre en peine

de rendre compte à son Oncle de ce qu'il lui avoit confié. Cette Infidélité & la trop grande dépense que le Baron d'*Aubone* avoit faite dans sa Terre, lui fit prendre, quoi qu'il fut presque octogénaire, l'étrange résolution d'aller courir après son Neveu, pour lui demander raison de sa gestion. Sa curiosité de Voyageur n'étant pas encore entièrement satisfaite, après tant de courses, il voulut dans ce septième Voïage, aller en *Perse* par la *Moscovie*, à cause, disoit-il, qu'il n'avoit point encore fait cette route. Il partit en éfet, mais la mort le surprit en chemin.

On ne convient pas du lieu où il mourut. Ceux qui ont écrit sa vie dans les différentes Editions de ses Voïages, faites après sa Mort, le font mourir en *Moscovie*. On voit la même chose dans la Traduction Angloise. Quelques uns disent, que ce fut à *Moscou*, d'autres en descendent le *Volga*. On lit dans le Dictionnaire de *Baile* que ce fut dans la Capitale de *Moscovie*, & cela sur la foi du *Mercuré Galant* de Février 1690. qui lui fait finir ses jours à *Moscou*. Mais ces Auteurs se sont tous trompés. Il est sur qu'il ne parvint point dans ce Pais là, & qu'il expira en *Danemarck*. Je suis en état, *Monsieur*, de vous parler du lieu où il est mort, avec une entière certitude, & ce sera là une des Anecdotes que je vous ai promises.

Notre Vieillard chargé d'années, & épuisé par la fatigue du Voiage, étant arrivé à *Copenhague* y tomba malade. Heureusement pour lui, il se trouva dans cette Capitale un fort honête Home, *Holandois* de naissance, mais qui avoit demeuré long-tems en *France*. Il se nommoit *de Moor*, & s'étoit retiré en *Danemarck* à la Révocation de *Nantes*, pour établir à *Copenhague* une Manufacture de Glaces. Il reçût chez lui le Voïageur moribond, & lui rendit les derniers devoirs.

Au comencement du Siècle il se transplanta en *Prusse*, & y établit sa Manufacture de Glaces, qui est encore aujourd'hui fort florissante à *Neustat*, petite Ville à huit ou dix lieües de *Berlin*. Le Roi lui dona des Lettres de Noblesse. En 1701. un de mes Amis passa quelques Mois chez ce nouveau Gentilhomme, qui l'informa exactement des particularités de la Mort de *Tavernier*, & c'est par cet Ami que j'en ai été informé.

Je vous prie de remarquer, *Monsieur*, qu'il y a quelque chose de plus que de l'humanité dans l'hospitalité exercée par cet honête Home à *Cophengue*; on peut y trouver aussi beaucoup de Christianisme. Vous en conviendrés quand je vous aurai dit que dans le III. Tome des *Voiages de Tavernier les Holandois* sont fort maltraités, & que c'est pro-

prement une violente Satire contre la *Compagnie des Indes à Batavia*, dont les Directeurs sont chargés de mille actions injustes & cruelles. On se souleva fort en *Holande* contre cet Ouvrage, dès qu'il parut. Ainsi un *Holandois*, qui ne laisse pas de prendre soin de cet Auteur satirique, lors qu'il le voit près d'expirer, & qui lui donne tous les secours possibles peut être comparé au *Samaritain charitable* de l'Évangile.

On fait que les *Voïages de Tavernier* ont été mis en ordre par *Chapuzeau*, qui fut sollicité de prêter sa Plume au Voïageur, qui n'étoit pas en état de bien écrire. Cet office lui causa bien du chagrin. Se trouvant en *Holande*, on s'en prit à lui & il fut recherché sur les traits satiriques de ce III. Volume contre ceux qui gouvernoient les Affaires de la *Compagnie des Indes*. L'Auteur de l'*Esprit de Mr. Arnaud* oposa Satire à Satire. *Chapuzeau* fit son Apologie, prouva qu'il n'avoit eû aucune part à ce dernier Volume, & nomma celui qui avoit servi dans cette occasion de Secrétaire à *Tavernier*.

Ces Voïages ne passent pas pour fort exacts & bien d'autres Voïageurs les ont ataqué du côté de la fidélité. *Gemelli Carrero* entr'autres les fait regarder come fort suspects sur plusieurs faits qui y sont raportés. Mais

le *Dictionnaire de Baile* nous avertit que ce n'est pas que *Tavernier* eût dessein de nous tromper, c'est que quelquefois on l'avoit trompé lui même, & on lui en avoit imposé. Quelques personnes s'étoient diverties à lui faire croire des choses fort singulières, pour se jouer de sa crédulité: S'il y a quelques Fables dans ses Relations, elles ne doivent donc donner aucune atteinte à sa sincérité.

J'ai dans mon Cabinet une Estampe de *Tavernier* gravée par *Des Rochers*. Au bas même de ce Portrait on a mis quelques Vers qui le font passer pour peu sincère. Les voici;

*Pour conoitre les Mœurs, & s'instruire au  
Comerce,*

*Tavernier fut huit fois en Perse,  
Et devint un célèbre Auteur,  
Mais, Lecteur, lisant son Ouvrage,  
Ressouvenés vous que le Sage  
A dit que tout Home est menteur.*

J'ai déjà observé que *Tavernier* n'a pas eu intention de mentir, mais qu'il a été quelquefois mal informé. C'est *Gacon* de *Lion* qui a composé ces cinq ou six Vers. On pourroit à la rigueur lui rétorquer le reproche de Mensonge. Il dit que *Tavernier* fut huit fois en *Perse*. Il n'y a été que six fois. Il entreprit un septième Voïage, mais il

mourut en chemin. Le Poete attribue aussi au sage ces paroles de l'écriture que *tout Homme est menteur*. Il a pris le Fils pour le Père. Cette espèce de Sentence est tirée du Psaume CXVI.

La Légende en Prose qui acompagne l'Estampe n'est pas plus exacte, On y lit qu'il mourut à Moscou en 1689. âgé de 89. ans. Erreur sur le lieu de sa mort, come je l'ai prouvé, & sur son âge car il avoit tout au plus quatre vint & cinq ans. Il est bon de se défier quelquefois des Peintres & des Poetes, sur tout d'un *Gacon* qui étoit fort satirique.

A parler sans prévention, *Tavernier* a eû des qualités qui doivent le faire estimer, & le faire regarder come un Home au dessus du comun: Il faut de la force d'esprit pour renoncer à sa Patrie dès sa jeunesse, pour se priver toute sa vie du comerce de ses Amis ou de ses Proches, & passer ses jours à parcourir des Régions éloignées pour observer les Mœurs & les Coutumes étrangères. J'ai trouvé son Portrait dans un Ouvrage Périodique, & je vai le transcrire ici.

„ *Tavernier* étoit d'une taille médiocre,  
 „ mais il étoit de bone mine. Il portoit les  
 „ cheveux naturels. Il étoit gai & vif, l'hu-  
 „ meur prompte & violente, mais facile à  
 s'a-

„ paifér. Il étoit d'une constitution robuste,  
 „ endurci à la fatigue & toujours prêt à s'y  
 „ expofer\*. Il étoit fobre, libéral, bienfai-  
 „ fant fur tout à l'égard des Voiageurs.  
 „ Simple dans fes manières, mais fait ce-  
 „ pendant au comerce des Perfonnes du plus  
 „ haut rang. L'efprit bon & la mémoire  
 „ admirable\*\*.

Un endroit de ce Portrait qui pourra paroître un peu flaté c'eft celui où l'on dit *qu'il étoit fait au comerce des Perfonnes du plus haut rang*. Il eft vrai qu'il les fréquentoit fouvent, & que la nature de fon Négoce lui donoit un libre accès auprès même des Souverains. Mais il ne faut pas croire pour cela que cette fréquentation lui eût doné les manières fouples & polies des Gens de Cour. Ce trait doit être rectifié ou expliqué par celui qui précède dans le Portrait, qui nous le représente come *simple dans fes manières*. On pourroit dire quelque chofe de plus fi l'on vouloit le bien peindre.

\* Voici ce qu'il nous dit lui même-T. II. de fes Voyages, pag 584. Je n'ai jamais été incomodé même d'un mal de tête. Ce qui, à mon avis, a le plus contribué à ma Santé, c'eft que je ne crois pas avoir jamais pria aucun chagrin d'aucune mauvaife affaire qui me foit arrivée. J'ai fait quelquefois de grands profits, j'ai fait auffi d'autres fois de grandes pertes, & dans les rencontres facheufes, je n'ai jamais plus été de demi heure à me réfoudre à ce qu'il faloit faire à l'avenir, fans plus fonger au paffé.

\*\* Le Pour & Contre T. IX. p. 78.

peindre au naturel, c'est qu'il étoit d'une franchise avec les Grands, qui tenoit beaucoup de la grossièreté & de la rudesse. En voici un exemple remarquable.

Etant à Paris en 1668. ou 1669. après avoir fini son sixième Voïage & se voiant Maître d'une grande fortune, quelques Courtisans lui demandèrent s'il retourneroit encore aux Indes. Il leur répondit, qu'il songeoit à se reposer, & qu'il vouloit acheter une Maison de Campagne pour y achever sa vie tranquillement. Alors un grand Seigneur prenant la parole, lui dit, qu'après avoir parcouru tant de Pais, & remarqué ceux qui étoient les plus agréables, il ne manqueroit pas de bien choisir. Oh ça, dites nous, je vous prie, quel est le lieu que vous préférés à tous les autres ? Belle demande ! interrompit un Courtisan. Ce sera la *France*; outre que c'est sa Patrie, c'est le plus beau Pais du Monde, & il n'y en a point qui en aproche.

Messieurs, répondit *Tavernier*, je conviens que la *France* est un Pais charmant & délicieux, mais mon inclination panche pour la *Suisse*. La *Suisse* ! répondit on avec un grand éclat de rire. Quoi ! ajouta-t-on un Pais de Montagnes, & dont les Peuples n'auroient pas le quart de la subsistance nécessaire, si les autres Pais ne les déchargeoient

d'une grande partie des Habitans. Oui, Messieurs répondit il, la Suisse est à peu près telle que vous venés de la dépeindre, mais je veux que le bien que j'achetterai soit à moi.

Vous trouverés, *Monsieur*, cette Conversation singulière rapportée dans les *Entretiens des Ombres* \*. Mais j'ai ouï dire à un Home de mérite & fort digne de foi, qui favoit à fond l'Histoire de *Tavernier*, & qui l'avoit connu personnellement, que ce fut au Roi lui même à qui ce Voïageur parla si librement. Voici coment il racontoit la chose. LOUIS XIV. aiant sù que nôtre Voïageur pensoit à se fixer quelque part, & qu'il parloit d'acheter une Terre pour s'y retirer, lui demanda dans quelle Province du Roïaume il vouloit faire cette acquisition. *Tavernier* répondit qu'il avoit jetté les yeux sur la Suisse. Le Roi surpris de ce choix, en voulut favoir la raison; *C'est*, repliqua *Tavernier*, que je veux que la Terre que j'achetterai soit à moi.

Celui de qui je tiens cette Anecdote, est le Marquis *Du Quesne*, Fils du fameux Vice-Amiral, le plus grand Home de Mer qu'il y ait eû en France, sous le long Règne de LOUIS XIV. Ce Marquis avoit acheté de *Tavernier* la Baronie d'*Aubonne*, pour le prix

prix de 50. mille Ecus. Il s'y retira après la Révocation de l'Edit de *Nantes*. Il la revendit quelques années après 70. mille Ecus à la République de *Berne*, & il se retira à *Genève*, où il est mort en 1722.

Si vous me dites, *Monsieur*, que quelque respectable que soit le témoignage du Marquis *Du Quesne*, vous avés beaucoup de peine à vous persuader que *Tavernier* ait osé faire une réponse aussi libre & aussi crüe à ce Monarque, je vous représenterai là dessus, qu'il n'y a qu'à se rapeller le caractère du Personage. Il avoit beau fréquenter la Cour, il ne put jamais devenir Courtisan. Il disoit toujours tout ce qu'il pensoit, & sa franchise, come je l'ai déjà remarqué, alloit souvent jusqu'à la grossièreté. Aussi le Roi qui le connoissoit parfaitement, lui passoit son impolitesse, & ne fit que rire de sa Réponse naïve, quoi que peu respectueuse.

Après tout, dirés-vous, cette Conversation est rapportée d'une manière plus croiable & plus naturelle, dans les *Entretiens des Ombres*. J'en conviens; mais vous savés que le plus vraisemblable n'est pas toujours le plus vrai. D'ailleurs le Marquis *Du Quesne* a dû être beaucoup mieux informé de ce fait que *La Martinière*.

Mais rien de plus aisé que de concilier ces deux rapports, quelques différens qu'ils paroissent. Il n'y a qu'à supposer que la même scène a été jouée deux fois; d'abord avec les Courtisans, & ensuite avec le Souverain lui même. On aura questionné *Tavernier* dans deux occasions différentes, & il aura toujours fait la même Réponse.

Voilà, *Monsieur*, tout ce que j'ai pu ramasser, sur ce fameux Voïageur. Il me semble que sur ces différens traits que je rapporte, vous pourrés vous faire une idée assez juste de cet Home singulier.

Je suis &c.





## R E M A R Q U E S

*Sur un Livre qui a pour titre, Lettre sur la  
Coutume moderne d'employer le V O U S  
au lieu du T U.*

Dès que l'Impression fait éclore un Poëte  
Il est Esclave né de quiconque l'achète.

D E S P R E A U X.

**J**E prie tout Ecrivain de se souvenir de la Maxime que je viens de citer ; & qu'on ne croie pas l'é luder ni échaper , en protestant qu'on n'a point fait imprimer soi même son Ouvrage , qu'un Ami , zélé admirateur de nos Productions , les croiant dignes du Public & utiles aux Lecteurs , les a livrées à nôtre insçu au Libraire. Personne n'est plus la dupe de ces petites ruses. Il est rare qu'un Ecrivain soit assés modeste , pour se plaire à rester inconnu & caché ; l'on n'écrit que pour être lû ; on aime à se montrer au grand jour , & à faire parade de ses richesses : Dans le fond le Public profite d'une vanité très pardonnable ; on l'instruit ou on l'amuse ; on est quite pour laisser le Livre , s'il nous ennuie. La Critique même nous éclaire , sur tout si elle est impartiale ; si on  
la

la fait, non dans le dessein de relever malignement les défauts de l'Ouvrage, mais dans celui de dire avec politesse ce qu'on en pense, & d'en découvrir les beautés, de la même main dont on relève quelques fautes, qui ont pû échaper aux yeux de l'Auteur, & qui sont come le sçeau de l'Humanité. Une telle Critique fût toujours permise dans la République des Lettres, & on ne sauroit l'interdire, sans établir une sorte d'Inquisition, aussi nuisible au progrès des Arts & des Sciences, qu'à celui de la Vérité.

C'est dans ces dispositions, que je prens la liberté de faire quelques Remarques sur les *Lettres de Mr. le Professeur Vernet*, non dans le dessein de diminüer le prix d'un Ouvrage que j'estime beaucoup, étant moi même de son avis sur plusieurs choses. Moins encore prendrai-je la liberté de toucher d'une Main profane à l'Encensoir. Je me propose seulement d'examiner cette Question en Home de goût, à peu près come un Académicien, qui auroit plus d'esprit & de lumières que je n'en ai, traiteroit un sujet de Littérature. Ce n'est donc point au Théologien à qui je m'adresse; c'est à l'Home de Talens, c'est au Professeur en Humanités. C'est à lui à qui il appartient de m'éclairer; c'est lui qui est en droit de lever  
mes

mes doutes. J'en ai eû sur ce sujet, long-tems avant la publication de son Livre, long-tems même avant que cette Matière eût été discutée dans un Tribunal très respectable. J'en pourrois fournir des preuves \*. Il est donc naturel que je profite de cette occasion pour exposer mes idées, sur une Question que le partage & l'indécision des Juges, font regarder come un Problème.

M. *Vernet* a donné à son Livre la forme de *Lettres*, parce qu'elle est agréable & fort usitée. Il manie d'ailleurs fort bien le stile épistolaire. Les discussions les plus sèches, les raisonnemens les plus profonds, prennent sous sa plume des graces & de la légèreté. La forme de *Lettres* a encore cet avantage, c'est qu'elle épargne l'embaras & la longueur des transitions. Par là, on ménage à ses Réponses un air aisé & naturel, parce qu'on se fait demander ce que l'on veut, & que nos Correspondans sont ordinairement assez dociles, pour entrer dans la route où nous les voulons mener. Ils ne manquent guères d'avoir l'honêteté de nous répondre conséquemment à nos desirs. Il resteroit à l'Écrivain d'être assez équitable pour faire usage de  
ce

\* Il y a long-tems que nous avons reçu des Remarques sur ce sujet; mais des Considérations particulières nous empêchèrent d'en faire usage.

ce qui leur est contraire, lors même qu'il n'auroit point de bonne réponse à y faire.

Dans mes Réflexions, come la Politesse ne m'impose aucune complaisance, & que j'ai uniquement en vue d'éclaircir la Question, qui demande peu de raisonnemens, si on la réduit à certains chefs, je dirai ce que je pense avec ingénuité, sans briguer aucun suffrage, sans prétendre même gagner les Esprits. Personne ne seroit plus propre à les éclairer & à les convaincre que Mrs. *Baulacre*, & *Maistre*, tous les deux bons Théologiens, Homes de goût & très éclairés. Ils ont traité, dit-on, cette Matière fort favorablement; mais après l'avoir bien examinée ils ne pensent pas come Mr. le Professeur *Vernet*, dont ils n'estiment pas moins les talens & le savoir: J'aurois souhaité pouvoir lire leurs Ecrits afin de tacher d'en profiter.

Je crois que dans cette petite Dispute, l'on n'est, de part & d'autre, arrêté que par un peu de Sable, & qu'on sera bien tôt d'accord, si l'on veut s'entendre, & que l'amour propre & le desir de faire prévaloir son opinion ne se glissent point dans la Querelle. L'on convient assés unanimement qu'on doit se conformer à l'usage dans les choses indifférentes, & qu'il y a une sorte de bienfaisance à parler & à écrire come les honêtes Gens

L

pour

pourvû que cette politesse n'énerve point la force & l'énergie du Discours ; qu'elle n'ait rien d'affecté ni de fardé ; que le sens de l'Original soit rendu avec fidélité & avec précision ; que l'on conserve à ce qui est simple & naïf son ingénuité & son naturel, & à ce qui est grand & sublime sa noblesse & sa majesté.

On convient encore, assés généralement, que lors qu'on s'adresse à DIEU, dans la Version des *Prophètes* & des *Psaumes*, soit en Vers soit en Prose, il y a plus de dignité d'emploier le *Toi*. Il va très bien dans le Livre de *Job*, qui a quelque chose de figuré, de surnaturel & de poétique. Je crois encore que toutes les fois qu'on se livre à une espece d'enthousiasme, qu'on est échauffé par une sorte d'yvresse d'Imagination, qui nous entraîne & nous emporte loin des routes ordinaires, le *Toi* doit être préféré come le Langage de la Nature, & de la haute Eloquence. Les Poètes dans leur Verve, quelques Orateurs mêmes, en s'adressant aux choses inanimées, en apostrophant le Ciel & la Terre, les Prophètes, sur tout, animé de l'Esprit Divin, & prêtant de la vie & du sentiment à toute la Nature, font usage du *Toi*, come plus pressant, plus vif, plus véhément, plus sublime même que le *Vous* ; qui a quelque chose de plus lâche, de plus froid, & de plus

languissant. *Cieux écoutez, & Toi Terre prête l'Oreille*, dit un Prophète.

*Grand Roi cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire*, dit *Despréaux* en s'adressant à **LOUIS XIV.**

Dans ces exemples, & en d'autres que cite *Mr. Vernet*, il est certain que le *Toi* est le terme propre, consacré par la Raison & par l'Usage. Si l'on vouloit y substituer le *Vous*, on affoibliroit la Pensée : L'Image perdrait beaucoup de sa vigueur, de son éclat & de sa fierté. *Mr. Vernet* fait bien sentir cette Vérité. En ceci toute Personne éclairée & de goût fera de son sentiment : C'étoit du moins celui de *Cicéron*, il vouloit que dans les grandes choses on s'exprimat avec noblesse; dans les petites avec simplicité.

Il me paroît que lors qu'on parle de sang froid, & sans passion, que le sujet qu'on traite est didactique & peu considérable, il ne faut aucun mouvement; on doit s'exprimer alors de la manière la plus conforme aux bienséances & à l'usage. Que diroit on d'entendre un Fils tutoyer son Père, & un Disciple son Maître ? Je sai que les Grecs & les Romains le pratiquoient, faute de mieux, n'ayant pas l'usage du *Vous*, mais outre qu'il y a des exceptions que *Mr. Vernet* n'ignore pas, chaque Langue a ses usages, come chaque Nation a ses Mœurs. Il y a peut être

une singularité blâmable à ne pas parler come les autres Homes, ainsi qu'on se done un certain ridicule à ne pas s'habiller come eux, & à ne pas suivre les Modes. L'Honête Home, docile à cet égard, fuit l'usage, sans en être Esclave, & come le dit un Poete.

*Le Sage n'est jamais le premier à le suivre,  
Ni le dernier à le garder.*

Le célèbre *Vaugelas*, dans l'excellente Préface de ses *Observations sur la Langue Française*, remarque très judicieusement, que toutes les Langues ont leur Génie, & un caractère qui leur est propre; qu'il est du devoir du bon Ecrivain de le saisir & de s'y conformer, que lors même que l'Usage semble choquer la Raison, celle-ci doit se soumettre. *Ceux là, dit-il, se trompent lourdement, & péchent contre le premier principe des Langues, qui veulent raisonner sur la nôtre, & qui condamnent beaucoup de façons de parler généralement reçues, parce qu'elles sont contre la Raison; car la Raison n'y est point du tout considérée; il n'y a que l'usage & l'analogie.*

Ici, l'usage & l'analogie se déclarent, tour à tour, en faveur du *Vous* & du *Toi*, & le contraste, s'il y en a, n'est qu'aparant. Il n'y a qu'à les employer à propos, & chacun en leur place. *Mr. Fléchier*, dans l'Oraison funèbre

du Grand TURENNE, qui est regardée comme un Chef d'œuvre, en parlant de la mort de ce fameux Général s'écrie, *O Mort trop soudaine, mais pourtant par la miséricorde du Seigneur depuis long-tems prévue, combien de paroles édifiantes, combien de saints exemples nous as tu ravis!* La Mort étant considérée comme un Personage métaphorique, & l'apostrophant, dans un mouvement de douleur, l'Orateur a droit de la *tutoyer*: Cela done à son Discours plus de chaleur & de pathétique. Les Poètes les plus fameux, dans la même Scène, & parlant à la même Personne, la *vouzoient*, ou la *tutoyent*, alternativement, selon que l'exige le sujet, & que le dicte la Passion.

*Je ne tai pas aimé, Cruel' qu'ai je donc fait!*

dit Hermonione à Oreste, dans l'*Andromaque* de Racine.

*Ha Cruel! tu m'as trop entendüe!*

dit Phèdre à Hipolite, dans la Tragédie du même Auteur, après avoir comencé son Discours & sa Déclaration en le *vouzoiant*. Mr. de Voltaire du témoignage & de l'autorité du quel Mr. Vernet veut bien se parer; emploie tour à tour le *Vous* & le *Toi* dans cette belle Scène du 4<sup>me</sup> Acte de *Zaire* où Orof-

*mane* parle à sa Maitresse, avec tant d'émotion & de tendresse. Il comence à lui dire ,

*Vous ne m'entendrés point Amant foible & jaloux  
En reproches honteux éclater contre vous.*

Bientôt après, n'écoutant plus que son Amour, il lui dit,

*Zaire, que jamais la vengeance céleste  
Ne done à ton Amant, enchainé sous ta loi,  
La force d'oublier l'Amour qu'il a pour toi.*

Le *Vous* & le *Toi* employés à propos, jettent dans le discours plus de chaleur & de variété. Ce mélange, loin de faire une bigarure désagréable, éloigne l'ennui que causeroit trop d'uniformité : Il sert à caractériser les Passions, & à distinguer le rang & l'âge des Personages. Un Valet ne parle pas à son Maître, come le Maître à son Valet : Un Vieillard peut parler à un Jeune Home plus familièrement qu'un Jeune Home à un Vieillard. Un Discours où ces différentes nuances sont ménagées à propos, est plus décent qu'un autre, où l'on confond l'ordre & les couleurs. C'est ici une de ces choses qui se sentent mieux qu'elles ne s'expliquent. La nature du Dialogue, la situation des Acteurs, que fai-je, un mouvement subit de tendresse, ou de haine, tout fait changer,

natu-

naturellement, & presque sans qu'on s'en aperçoive, le tour du Langage, qui n'est que la peinture animée des Pensées.

Nos meilleurs Ecrivains François ont senti combien il étoit nécessaire de se plier en ceci à la Nature & de la copier dans ses divers mouvemens. Mr. de *Fontenelle*, que Mr. *Vernet* a consulté sur cette Question, dit lui même, en s'adressant à une belle Personne, *Quelquefois dans mes Promenades, en m'entretenant avec vôtre idée je la tutoie : N'en soies point scandalisée : Vôtre idée m'est devenue extrêmement familière.*

Le *Toi* réunit le naïf & le sublime : Il rassemble, en quelque sorte, les deux extrémités du Discours ; c'est ce qui fait qu'on le trouve dans des Morceaux d'une nature très différente, dans une Conversation familière, & dans une Harangue où l'on déploie toutes les Richesses de l'Eloquence. Il exprime la Haine, la Vengeance, le Mépris, l'Amour &c. Le *Toi* est donc l'expression des Passions. Le *Vous* est celle de l'honêteté & du respect. On l'emploie ordinairement dans un Dialogue soutenu & Mr. de *Fontenelle* en a fait constamment usage dans sa *Pluralité des Mondes*, & dans les *Dialogues des Morts*. Mrs. Le *Clerc*, *L'enfant* & de *Beausobte* ont placé le *Toi* & le *Vous*, selon que le sujet, &

les bienséances le demandoient. A l'égard des Traducteurs Catholiques François, ils ont une prédilection déclarée pour le *Vous*. Il est très rare qu'ils fassent usage du *Toi*. Peut être qu'ils craignent de tomber dans une sorte de bigarure, dans laquelle il seroit dangereux que nous ne tombions, si après avoir employé très souvent le *Vous*, dans la Version du *Nouveau Testament*, nous ne l'emploions jamais dans celle de l'Ancien. C'est ici principalement où il faut faire attention au sage Précepte de *Vaugelas*, de se conformer à l'Usage & à l'Analogie.

Si l'uniformité, la parfaite harmonie, entre les Différentes partie d'un Tout, est nécessaire; c'est principalement lors qu'il s'agit d'un Ouvrage grave & important, come l'est l'*Ecriture Ste*. Ne poussons point la politesse aussi loin que l'Abé de *Maroles* qui par un abus de ce qu'on nomme Civilité, fait dire *Monsieur*, à J. CHRIST, par la *Samaritaine*, & même par le *Diable*: Mais aussi n'outrons rien, & par un servile assujettissement à la lettre, & à l'Original, ne donons point une Version rustique & barbare, au lieu d'une Traduction claire & élégante. N'habillons point à l'antique ce qui est fait pour les Modernes, & ne craignons point que ce mélange du *Vous* & du *Toi*, lorsque  
cha-

chacun de ces mots sera placé à propos, fasse une *Mascarade*, & cause aucune ambiguïté. Le *Vous*, quoi qu'il soit pluriel, n'a rien d'obscur, & ne produit aucune équivoque, lorsqu'il se trouve entre ce qui le précède, & ce qui le suit le fixe à une seule Personne. On l'emploie presque à chaque moment, de cette façon; l'oreille y étant acoutumée, les yeux & l'esprit n'auront aucune peine à se conformer à l'usage. Si on souffre le *Toi* dans la Tragédie, c'est parce que par un éfort d'Imagination on se transporte à *Rome*.

Peut être n'y auroit-il point de mal d'avoir en ceci un peu de condescendance en faveur des *Catholiques*, pour les ramener à nous. Ne relâchons rien, dans des choses essentielles & fondamentales, où le Culte divin, & la pureté de la Doctrine sont intéressés, mais pour celles qui sont arbitraires, indifférentes, où l'usage même paroît être de leur côté, faisons quelques pas, afin de les rapprocher de nous. La Charité Chrétienne non moins que la Raison nous y invite.

Mais dira-t-on, que deviendra nôtre ancienne Version, vénérable par son antiquité? On la changera contre une meilleure. Combien de mots, pros crits par l'usage, qu'on est obligé d'abandonner! Qu'on me permette une Réflexion, ce qu'on nomme le *vieux Fran-*

*François* a plusieurs termes si antiques, qu'on ne les entend plus ; pour en trouver la signification on à besoin de la chercher dans un Dictionnaire. Les employer encore, n'est ce point parler pour n'être point entendu, & ne tombons nous point par là, presque dans la même faute, que nous reprochons tous les Jours aux Catholiques ?

Mais on craint le blâme & la critique de ceux qui respectent l'ancienne Version, & qui font un crime du moindre changement : Je ne suis point pour la nouveauté ; mais il ne faut pas la craindre, ni la défendre, lorsqu'elle est propre à gagner les Cœurs, & à étendre l'Empire de la Vérité. Si nos Aïeux, avoient été aussi timides que nous le sommes, nous n'aurions jamais eu le courage de changer les *Psaumes* ; nous aurions encore la Version surannée de *Marot* & de *Bèze*. Cependant, il faut l'avouer, si quelqu'un avoit voulu la mettre en burlesque, il auroit trouvé l'Ouvrage à moitié fait. Elle étoit peut être bonne pour nos Pères, mais elle n'est plus propre à nôtre usage : Sans être meilleurs, nous sommes devenus plus délicats. Nous ne portons point des Fraises, come nos Ancêtres, pourquoi parlerions nous come eux ? Lorsqu'on n'a que des intentions droites & de bons motifs, il faut avoir assez de fermeté,

pour

pour braver les contradictions & la censure. Les meilleures choses ont trouvé des obstacles à surmonter; ce n'est qu'en en triomphant qu'on est parvenu au but.

Le fameux *Jurieu*, qui a été quelque tems l'Oracle des Réformés, foudroioit la nouvelle Version des Psaumes, come les Partisans d'*Aristote* fulminoient contre *Descartes*; cependant elle a prévalû. Des locutions qui avoient vieilli, & étoient devenues ou basses ou inintelligibles, des tours durs & profaïques, de mauvaises rimes, ont fait place à des locutions claires, à des tours plus harmonieux, à des rimes plus nobles & plus riches. Il'y a encore quelques défauts, qu'on corrigera peut être un jour, car on ne fauroit atteindre tout à coup à la perfection; mais il convient d'y aspirer: On avance toujours chemin. Nôtre nouvelle Version des *Psaumes*, malgré les difficultés & la Censure, a été reçue dans presque toutes les Eglises: Il en fera de même de la nouvelle Version de l'*Ancien* & du *Nouveau Testament*; pourvû que l'on conserve la pureté de la Doctrine & la noble simplicité des Auteurs Sacrés.

Cette Question a déjà été examinée très attentivement par de fort habiles Gens à l'occasion de la Version de nôtre *Nouveau Testament*. Ils crûrent, à l'exemple de plusieurs Savans Traducteurs, devoir préférer le *Vous*

au *Toi*, dans le Discours ordinaire & lors que rien n'oblige à sortir de l'usage & des bienséances. Ils ne bannirent cependant pas tout à fait le *Toi*; ils se réservèrent de l'employer dans tous les cas où le sujet demande une Diction plus élevée & plus énergique. Il ne reste plus qu'à suivre la même route; le Procès entre le *Vous* & le *Toi*, paroît décidé; en appeler à un autre Tribunal, c'est se défier un peu de l'équité ou des lumières des premiers Juges; c'est en quelque sorte, éterniser une Dispute qui arrête l'exécution d'un Edifice, dont tous les Matériaux sont prêts, & qui n'attend plus que la main de l'Architecte.

Après tout, on trouve dans le Texte Original, quelques exemples en faveur du *Vous*: L'un des Amis de *Job* lui dit *Ecoutés, & puis nous parlerons*. Il n'est pas rare que les Orientaux s'expriment par le *Vous*, en parlant à un seul. Ils croient lui marquer par là plus de considération & de respect. Mais dit-on, le *Vous* joint à un singulier ne seroit ce point un solécisme? La Langue Française, par une sorte de licence, en admet quelquefois; ou pour éviter une cacophonie, ou pour rendre la prononciation plus douce & plus coulante. On dit, *Mon Ame*, quoi que *mon*, soit masculin & qu'*Ame* soit féminin; telle est la bizarerie, ou si l'on

veut, la tyrannie de l'Usage. Mais ce qu'il n'autorisa jamais, c'est de transporter chez un Peuple le Langage d'un autre Peuple, & de lui prêter des termes qui lui étoient tout à fait inconnus : Ainsi le Père *Brumoi*, tout habile qu'il étoit, ne peut être excusé d'avoir fait jurer un Payen par ce Serment, *Le Diable m'emporte*. Les Païens n'avoient certainement pas du Diable l'idée que nous en avons.

Mais, dira-t-on, faut-il *tutoier* ou *vouzoier* le Démon ? Je crois cela assez indifférent : J'aurois cependant mieux lui dire *Vous*, pour le distinguer de l'Être Suprême si fort élevé au dessus de nous, que toutes les bienfaisances humaines disparoissent à son égard. C'est peut-être, par cette raison, que les Poètes se croient en droit de *tutoier* les plus grands Monarques. Des Règles arbitraires & d'institution ne peuvent être appliquées lors qu'on parle au Maître de la Nature, devant lequel tout se tait, & s'anéantit.

Je voudrois encore conserver le *Toi*, lors qu'il s'agit de caractériser une Nation trop peu polie pour discerner ces petites distinctions du *Vous* & du *Toi*, & pour s'y assujettir : Aussi dans la Traduction de la Harangue que les *Scithes* firent à *Alexandre*, *Vaugelas* s'est bien gardé d'emploier le *Vous* : Il seroit mal placé dans la bouche d'une Nation pres-

que féroce, dont le Discours doit être mâle & nerveux.

Mr. *Vernet* croit qu'à l'exemple de *D'Abblancourt*, qui fait *tutoier* les Interlocuteurs dans sa Traduction de *Lucien*, on pourroit traduire de la même manière *Tite-Live* & *Xénophon*; qu'il me permette de dire, qu'il y a ici quelque différence: Le but de *Lucien*, dans ses Dialogues est de tourner en ridicule ses principaux Personages: Le *tutoiement* s'ajuste le mieux du monde à ce dessein. Il n'en est pas de même d'une Histoire sérieuse & importante, où tous les Personages doivent parler en honêtes Gens, & avec tous les égards que la bienfiance exige. Croi-t'on que si *Périclés*, *Aristide*, *Cicéron*, *César*, eussent parlé François, ils se fussent *tutoié* en plein Sénat? En se conformant à l'usage les auroit on acufé d'énervier leurs expressions par une délicatesse éféminée?

Je m'arrête ici, en priant le Lecteur de lire les *Lettres de Mr. Vernet* sur cette Question, quelque futile quelle paroisse, elle lui a fourni plusieurs Réflexions très importantes, & fort curieuses. Il faut convenir qu'il a part de faire naître des Fleurs parmi les Epines & dans le terrain le moins fertile.



# LET T R E

*A l'Auteur de la Défense de la Dissertation  
sur les CERCLES\*.*

**Q**ue je vous fai bon gré, *Monsieur*, d'avoir pris si généreusement la défense de l'Auteur de la petite Lettre sur les *Cercles* ; c'est prendre la défense de la Justice & de la Vérité ; sans vous on les auroit terrassées ; elles n'auroient jamais pû se relever. J'ose dire, cependant, que cet Auteur ne méritoit ni une censure si amère & si répétée, ni les loüanges exagérées que des Personnes d'esprit & de mérite ont bien voulu lui doner. Il s'en faut bien que cette Dissertation contienne toutes les raisons qu'on pourroit ajouter contre les *Cercles*, ni tous les abus qui s'y comettent : On n'a pas seulement dit un mot du tems qu'on y perd, du goût pour l'oïsveté, qu'ils occasionent, de l'éloignement pour la Religion & pour le Culte Public, qu'on remarque depuis quelque tems ; désordre auquel on ne sauroit nier que les *Cercles* n'aient beaucoup contribué :

\* Voiés le Journal de Septembre 1752. p. 265., celui d'Octobre p. 407. & celui de Novemb. p. 512.

bué : Mais dit-on , ils ont fait tomber bien des Cabarets , où rènoient l'ivrognerie la fainéantise , & la licence : Cela peut-être ; mais qu'y avons nous gagné , si l'on fait en gros dans les *Cercles* , ce qu'on faisoit en détail dans les Cabarets ? Je ne veux point m'ériger en Accusateur ; c'est un rôle si odieux qu'il étoit même regardé come infame sous les règnes afreux de *Tibere* & de *Néron* : Je me garderai bien de suivre le mauvais exemple de ces Inquisiteurs , qui soulèvent les Vents , excitent les Tempêtes & qui s'écrient , *quel afreux Orage !* Gens qui mettent le feu à la poudre , & qui crient à l'eau ; qui condamnent dans les autres une liberté loüable que le zèle pour la Patrie éclaire & conduit , dans le tems qu'ils s'arrogent le funeste droit de dire tout ce que leur dictent leurs penchans ou le préjugé. Est ce bien conoitre les Mœurs & le Génie de ses Concitoyens , que de penser qu'ils approuveront une telle partialité , si oposée à la Raison , & à la Justice !

J'avoüe que je n'ai pû m'empêcher d'être surpris , que l'on ait proscriit la petite Dissertation sur les *Cercles* , où il n'y a certainement rien qui blesse les bones Mœurs , la Religion ou le Gouvernement , & que l'on ait été si indulgent pour les Critiques de  
cette

cette Pièce, où l'on a glissé bien des Maximes opposées à une bonne Politique, & contraires à la Vérité. Vous avés, Monsieur, relevé très finement, & fort judicieusement quelques uns de ces principes; mais une sorte de délicatesses vous a retenu, lors qu'il s'est agi de quelques Articles dont vous n'étiés pas bien informé. J'imiterois vôtre discrétion & vôtre prudence, si ma qualité de Citoyen ne m'imposoit la nécessité de m'instruire des devoirs qui y sont atachés, & des événemens les plus importans, qui intèressent ma Patrie. J'ai donc examiné très attentivement s'il étoit vrai, come l'affure le Critique, que l'Auguste Médiation ait eû dessein de consacrer & de perpétuer les Cercles, *come étant le plus ferme apui de l'équilibre de nôtre Gouvernement, & c'est, ajoute-t-il, ce que l'expérience vérifie tous les jours.* Pour moi; je n'ai trouvé les Cercles autorisés nulle part, dans aucun Article des Règlemens de l'Illustre Médiation. Je n'y ai vû qu'une simple permission ou tolerance des Sociétés que l'usage de la vie civile a introduit par tout, même dans les Etats les plus despotiques. Mais à l'égard des ces Assemblées nombreuses, où l'on traite, come le dit le Censeur, *de la nature du Gouvernement & des moïens, d'en maintenir les Loix & les Libertés,* je ne

ſai ſi elles n'ont rien de dangereux ; ſi elles ne répandent point dans les Eſprits des ombrages & des ſouçons , que l'on ne doit pas ſe permettre , ſur tout aiant des Magiſtrats dont l'intégrité nous eſt connue ; Magiſtrats dont les Citoïens font eux mêmes le choix , & qui ont fait preuve de leur modération , de leur droiture , & de leur amour pour le bien public. Une telle défiance jette des entraves dans le Gouvernement, en afoiblit la force & l'autorité , empêche ou rend incertaines les meilleures délibérations , & ne peut qu'être un grand obſtacle à leur ſuccès. Je prie le Lecteur de réfléchir ſans partialité ſur les Articles 24. & 25. des Statuts de l'Auguſte Médiation , où l'on prohibe & défend expreſſément toutes les Aſſemblées politiques , qui peuvent ocaſioner du trouble & rompre la bone harmonie , qui doit être entre tous les Citoïens , & l'on verra ſi l'intention de l'Auguſte Médiation étoit de renverſer d'une main , l'Édifice qu'elle élevoit de l'autre : Nos illuſtres Médiateurs étoient trop ſages pour faire des Ordonances contradictoires. A l'égard de *l'apui de l'équilibre , de nôtre Gouvernement & du rempart de la Liberté* , je n'en conois point d'autre , que le bon & légitime uſage de cette même Liberté , l'amour de l'ordre , & l'obſervation des Loix.

Avant

Avant l'établissement des Cercles , nôtre Gouvernement étoit il moins ferme & moins solide ; les Sciences, le Commerce & les Beaux Arts étoient ils moins florissans ? Avons nous doné plus de témoignages & de preuves que nos Ancêtres de cet Amour ardent pour la Liberté, qui leur tenoit lieu de force & de rempart , & qui leur a fait hazarder leur Vie, & répandre leur sang , pour la défendre & la conserver ?

Lorsque je considère la triste situation dans laquelle nos Ayeux se sont trouvés, sans secours contre des Ennemis puissans & acharnés, sans finances, n'ayant de boulevards que leur propre courage, je ne fais comment nous osons nous comparer à eux. Après cela, le Censeur a t'il raison de dire, que le *peu de lumières de nos Pères a réduit nôtre Republique à des extrémités dont nous nous souviendrons long-tems.* Disons plutôt, que la Protection Divine fécondant leurs lumières, leur zèle pour la Patrie, leur valeur, éclairée par la conoissance de leurs vrais intérêts, nous a délivré d'une servitude presqu' certaine, qui menaçoit également nôtre liberté spirituelle, & nôtre liberté temporelle. Pour faire leur devoir nos Pères ne consultoient que leur devoir même ; ils n'avoient pas recours à ceux de *leurs Concitoyens*

qui aiant, come dit le Critique, des lumières supérieures, peuvent être utiles lors qu'on est appelé à connoître des Matières d'Etat. Ils étoient assez sages pour se reposer avec confiance sur les Magistrats qui les gouvernoient, & qu'ils éliſoient, parce qu'ils leur conoissoient de la droiture, beaucoup d'amour pour le bien public, de l'expérience, des talens, & des lumières supérieures à celles des autres Citoïens.

J'ajoute, *Monsieur*, & l'Etude de nôtre Histoire le confirme & le vérifie, que si nous remontons à l'Epoque qui a suivi la Réformation, l'harmonie entre le Magistrat & le Peuple a été rarement altérée, & les petits nuages qui se sont élevés quelquefois, ont été bien tôt dissipés; mais depuis l'établissement des Cercles que le Censeur fixe à l'année 1730. quelles tempêtes n'avons nous pas éprouvé... Je m'arrête, *Monsieur*, je m'arrête; jettons un voile épais sur des troubles dont je voudrois pouvoir dérober la conoissance à l'avenir. Tempête affreuse qui a pensé renverser nôtre foible Vaisseau.

Après cela, le Critique me permettra de lui demander, car dans un Etat libre, il doit être permis à tout Citoïen de parler avec liberté, si dans ces Cercles où l'on observe si exactement toutes les règles de l'honêteté &

de

de la bienfiance l'on n'y voit jamais ni contestations ni quèrelles ? Des Gens qui ont des Mœurs & souvent des Professions différentes, sont ils toûjours parfaitement d'accord ? la diversité d'âge, de génie, d'inclinations, le desir de dominer, l'intèret ne rendent ils point quelquefois ces Comunautés aîsés orageuses. Si le calme & l'union y règnent constamment, j'en félicite de tout mon cœur ces petites Républiques. Les Membres qui les composent sont plus qu'Hommes : Je les place fort au dessus des Francs-Maçons, dont on a défendu si rigoureusement les Affemblées.

Mais ce qui me fait un peu douter de la solidité de cette union, c'est que la Paix ne se trouve guères où réside le Démon du Jeu ; & l'on ne sauroit nier que l'on ne joue dans tous les Cercles. Les honêtes Gens n'y jouent que pour s'amuser, & ne font pas des pertes qui puissent les incomoder, je le crois ; mais ne sort-on jamais des bornes légitimes ? N'a t'on, jamais des mouvemens d'impatience & de chagrin ? Ne pourroit-on pas occuper plus utilement son loisir ? Les Ouvriers, sur tout, les simples Artisans, qui ont des Cercles come les autres, n'y perdent-ils pas malheureusement un tems précieux, un Argent nécessaire à leur Famille,

ne dérobent ils point à leurs besoins ce qu'ils donent à leur superflu? Je ne confons pas tous les Cercles. Il y en a certainement où les règles de l'honêteté & de la bienfiance font mieux observées qu'en quelques autres. Il y en a où l'on respecte les Ordonances de la Police; mais tous les Cercles ont également ouvert la porte au Jeu. Il préside dans tous ces Tribunaux, & l'on écoute ses Arêts come des Oracles. Je me rapelle pourtant que dans nôtre Ville même, il a été sévèrement défendu: Quelque innocent qu'il puisse être quelquefois, les inconvéniens qui le suivent, les abus qui l'accompagnent, l'ont fait condamner come coupable.

Je ne veux pas agraver ce Jugement, mais je ne veux pas aussi en rapeller. Je regarde, je vous l'avoüe, *Monsieur*, le Jeu come l'écueil des Sciences & des Beaux Arts. Il remplit trop l'Esprit, & le distrait de l'attention qu'exige l'Etude. J'ai peu fréquenté les Cercles; mais j'ai remarqué qu'on s'y ocupe beaucoup moins à méditer sur les Merveilles de la Nature, que sur la combinaison des Cartes. Pourvû que le Jeu aille bien, on ne s'informe pas si le Monde va mal. Les Révolutions de l'Etat nous intéressent moins, que celles de l'Homme ou du Piquet.

Mais, dit encore le Critique, les Cercles  
ont

*été des organes qui ont resserré de plus en plus les Loix & le Gouvernement ; tant pis. On ne doit jamais resserrer les Loix & le Gouvernement ; il faut leur laisser toute leur force & toute leur étendue les resserrer , c'est les afoiblir & les énerver. Ne pourroit-on point expliquer ici ce que dit le Censeur ; C'est peu conoitre le prix de la Liberté que de la mettre en danger , pour maintenir un Etablissement qui peut ou l'alterer, ou la détruire.*

On m'a dit qu'un Chef de Police qui avoit défendu les Jeux & les Cabarets dans une République d'Allemagne, eût assés de fermeté pour les proscrire pendant le cours d'une Année. Mais, quoi que très capable, le Peuple le rejetta lors que son tour vint à entrer en charge. Croiés vous qu'il en fut moins estimable ! La Vertu d'*Aristide* ne parut-elle pas avec plus déclat, lors qu'il fut banni par les Athéniens ?

Je n'ai ni les Lumières ni la Vertu, mais son Zèle pour la Patrie a passé dans mon Cœur. C'est lui seul qui m'a fait parler, non l'*ambition*, ni la futile vanité de se faire imprimer, come le dit le Censeur. Mais pourquoi, ajoute-t'il, divulguer chés l'Etranger les Vices prétendus de sa propre Nation ? Il me permettra de lui répondre, que c'est lui qui les a divulgués. Genève n'a été nommée

nulle part dans la Lettre<sup>s</sup> sur les *Cercles*. Sans lui on ignoreroit que cette petite Dissertation regarde cette Ville. Je ne crois point quelle soit deshonorée parce qu'il y a des Cercles; il s'y comet des abus, il vaudroit beaucoup mieux qu'il n'y en eut point; Je les regarde come très dangereux, & je fouhaite ardemment qu'on n'en fasse jamais la funeste expérience; mais où est l'Etat, où est la République qui soit sans défauts? Je ne conois que la République de *Platon* qui soit dans cette perfection entière & absolüe, qui ne se trouve malheureusement nulle part. Mais ajoute le Critique, *s'il y a des défauts, il falloit s'attacher à les corriger, & à en faire sentir l'énormité dans sa propre Patrie.* Qui m'auroit écouté, qui auroit daigné m'entendre & profiter de mes Avis! Me convient il de m'ériger en Censeur public? Si j'ai publié ce que je pense; je l'ai fait sur le ton, & dans les mêmes vües que le Spectateur Anglois, qui a tourné impunément en ridicule des Coteries; tantôt en se moquant des titres singuliers qu'elles se donent, tantôt en les raillant sur leur institution & sur la figure diforme des Membres qui les composent; quelquefois en faisant sentir finement ce qu'elles ont de contraire à un Etat bien réglé. C'est dans le même but que *Pline* a publié  
fa

sa Lettre à *Trajan*, & la Réponse de ce sage Empereur. Le Critique me permettra d'observer à ce sujet, qu'il se trompe, lors qu'il assure si affirmativement, que ces Lettres ont rapport aux Chrétiens dont on vouloit empêcher les Assemblées. Il n'y a pas un seul trait qui les regarde. C'est un fait sur lequel il est inutile de contester; il n'y a pour décider cette Question qu'à lire les Lettres 41. & 42. du Livre dixième: On y verra que le Comentaire est plus habile que le Texte. Il s'agit uniquement ici d'une Compagnie d'Ouvriers qui demandoient la permission de s'assembler à *Nicomédie* pour chercher les moiens d'éteindre les Incendies. *Trajan* crût ces Assemblées, ou *Communautés* dangereuses. Si elles le sont dans une Monarchie, à plus forte raison le seront elles dans une République.

Je ne répondrai point aux fausses imputations des Apologistes des Cercles: Ils disent que *j'en impose lors que je prens la qualite de Citoïen*: c'est parce que je chéris ce titre que je tache d'en remplir les devoirs. Je serois peut être moins criminel à leurs yeux, si j'étois moins zélé pour ma Patrie. Je me gardera bien de les traiter aussi durement qu'ils me traitent; je crois qu'ils se trompent; qu'ils soutiennent une très mauvaise cause

cause, que leur penchant pour les Cercles les aveugle sur les abus & les inconvéniens qui les accompagnent; mais cette persuasion ne m'engage point à les méconnoître, ou à les renier pour mes Compatriotes. Je ne laisse pas de les estimer & de les considérer come d'honnêtes Gens, & de fidèles Citoïens. Après cela je m'enveloppe tranquillement dans mes bones intentions. Je ne redoute point les Homes;

Je crains Dieu, cher Abner & n'ai point d'autre crainte.

Je croïois, *Monsieur*, avoir fini ma tâche, & je m'en réjouïsois. Ce sujet tout important qu'il est, comence à me lasser: Aussi, quelque Replique que l'on fasse, je n'y répondrai point; mais voici dans le Journal de Décembre, p. 612. une troisiéme Critique qui mérite quelque atention: Elle est moins amère que les précédentes, & l'Auteur, sans vouloir faire le *Polichinelle*, en a pris assés bien le ton & m'a amusé. Aussi ne le refuterai-je pas trop sérieusement: Un Athlète qui ne fait que badiner ne nous excite point à lui porter une *quarte blanche*, très bien fournie; s'il entre dans la Carrière, c'est plutôt pour faire parade de son adresse, que pour se battre: Ce seroit être peu généreux, que de ne pas ménager un Adversaire qui n'en veut pas à nôtre vie, & qui ne fait que *se divertir*.

J'éprouve aujourd'hui que l'Innocence a moins de facilité à se défendre, qu'on n'en a à l'acuser. Heureusement nôtre Cœur a un secret penchant pour elle. Pour confondre ses Adversaires, elle n'a qu'à se montrer. D'ailleurs, l'Ouvrage est presque fait ; en retranchant ce qu'il y a d'injurieux ou de puéril dans les Critiques, le reste se réduit à peu de chose. On y a déjà répondu ; il ne seroit pas juste d'ennuier le Public par des répétitions. Toutes les Disputes seroient bientôt terminées, si l'on se renfermoit dans la Question, & si l'on cherchoit plus la Vérité que la gloire de vaincre. Je ne ferai donc que quelques Réflexions que je soumets au jugement des Lecteurs.

Le Critique pour gagner leur suffrage, les invite à un Festin ; & leur offre un petit plat de sa façon : *Il n'est pas de ces silencieux qui ne se dérident jamais, & qui se vengent sur les Mets du chagrin qu'on leur a fait : Quoiqu'il fasse bien ses fonctions à table, il n'en joue pas sa farce avec moins de gaieté, sur tout lors qu'il avise un Convive qui a un air piqué & mécontent. A l'entendre & à le voir travailler de toute façon, on ne peut s'empêcher de s'écrier, O que l'invention de boire & de manger est bien imaginée ! C'est peut-être pour cela que l'on a imaginé les Cercles, où l'on mange & où l'on beut de si bon apétit. On auroit bien*

tort de les défendre si l'on n'y faisoit que cela ; mais on se *redresse au Dessert*, & c'est beaucoup que d'attendre jusqu'alors, ou de pouvoir le faire. En se *redressant*, on *redresse* aussi le Gouvernement ; & les *Cercles* lui servent d'appui & de soutien ; car sans eux il ne manqueroit pas de chanceler & de tomber peut-être. Les *Promoteurs des Cercles*, du moins quelques uns, voudroient traiter alors les Citoyens soumis & dociles, come on traitoit autrefois les *Albigeois* : *Armés d'une force majeure*, il ne tiendra point à eux de punir des Citoyens timides, malgré toutes leurs *échapatoires*. Ils auront beau dire, que ce n'est pas être *Fanatiques*, que de penser autrement que les Citoyens cerclés, qu'on peut-être très honête-Homme, avoir beaucoup d'amour pour sa Patrie, & de zèle pour la Liberté, sans être *cerclé* : Pour être Orthodoxe & bon Citoyen il faut dire come Socrate, *Ami de tout le Monde*. Dans le Canton des Cercles l'Oracle a prononcé,

*Que nul n'a des Vertus, s'il n'est de nos Amis.*

Cela a passé en article de foi. Pour moi

*Je rends grâces au Ciel de n'être pas Romain  
Pour conserver encor quelque chose d'humain.*

Tout ce que je crains pour les *Cercles*, c'est que si on vient jamais à placer à la tête du

Gouvernement, ces *grands Personages à Sociétés* & à *Coteries*, on ne tardera pas à murmurer contre ces *Sages Mondains*, & le Peuple revenu de son *illusion*, & ne se laissant plus *endormir*, s'éforcera de mettre un *puissant frein* à leurs entreprises. Le Peuple, dont nous faisons partie, quelque *éclairé* qu'il soit, est toujours Peuple.

*L'Histoire nous l'apprend, on le voit dans un jour, Passer subitement de la haine à l'Amour.*

Nous nous couchons aujourd'hui dans le calme, nous pouvons nous lever demain dans la tempête; c'est ce qui me fais redouter tout ce qui peut l'occasioner; tout ce qui peut alterer le moins du monde la confiance & l'union, plus nécessaires dans une petite République que dans une grande, dont l'Edifice se soutient par son propre poids. Soit qu'on jette les yeux sur le dehors, soit qu'on les tourne sur l'intérieur, on verra que nous sommes sur une Mer remplie d'Ecueils. Quelle attention sur notre conduite, quelle prudence, quelle concorde, quelle harmonie entre tous les Citoyens, une telle situation n'exige-t'elle pas!

J'ai lû quelque part qu'un Fils, qui étoit né muet, recouvra tout à coup la parole, voïant un Soldat, qui avoit la main levée pour tuer son Père; ainsi que ce jeune-Homme

je deviens hardi, tout timide que je suis, à l'aspect du danger de ma Patrie; je ne consulte alors que mon zèle; tout Citoyen est appelé à combattre pour sa défense.

*Tout Chrétien est Soldat combattant pour la Foi.*

Ces Sentimens me mènent loin de mon Critique, je reviens à lui; mais c'est pour lui dire *Adieu*. Cette petite *botte* suffit, je ne suis pas *persecutant*: Il ne faut pas tailler au Censeur une plus grosse *besogne*.

A l'égard de la Dame qui vous a adressé une si jolie Lettre dans le même Journal, Page 609. elle me paroît trop aimable, pour ne pas lui faire réparation de la petite raillerie qui vous est échappée sur les Femmes. Vous avés trop d'esprit & de politesse, pour refuser de lier comerce avec elle, & ne pas vous rendre à son invitation: Un tel Rendés-vous mérite bien que vous quitiés tout pour y aller, & que vous le mettiés fort au dessus des *Cercles*, du Jeu, & des meilleurs Repas. En gagnant le Beau-Sexe, vous mettrés les Graces de nôtre côté; c'est ranger dans nôtre parti le Cœur & l'Esprit. Ici, les brigues ne fauroient être dangereuses, ni défendues.

*Dans ce lieu secret, solitaire  
Où de son entretien charmant  
Vous serés le dépositaire,*

Où l'on donne un air de mystère  
 A ce qui n'est qu'amusement,  
 On ne prend pas un ton sévère.  
 Malgré soi le Cœur est sincère;  
 Et dans ce fortuné moment  
 Tout prend un tendre caractère:  
 Des aimables Loix de Cithère  
 L'Amour dicte le Rudiment;  
 Et son Flambeau qui nous éclaire  
 Echaufe un trop timide Amant.  
 Ha! qu'il s'exprime éloquemment,  
 Lors qu'il a le bonheur de plaire!  
 Pour conduire au dénoûment,  
 On n'auroit qu'à le laisser faire.

Je n'aurois jamais crû qu'on pût égayer  
 une Matière aussi grave & aussi sérieuse;  
 mais les Dames ne nous donent-elles pas le  
 ton, & ne font-elles pas de nous ce qu'elles  
 veulent. D'ailleurs du grand au petit la  
 distance est peu éloignée.





## LETTRE sur les Aparitions.

A Mr. B. M. ❧ B.

**J**E n'ai pas dites vous , *Monsieur* , épuisé la matière de la *Magie* , dans mes Dialogues \* : Il me reste a traiter quelques sujets qui y ont raport ; ceux de l'Evocation des Morts & des Aparitions ; sujets curieux & abondans , mais que le peu d'étendue du *Journal Helvétique* ne permet pas d'aprofondir. Cette Matière , quelque importante qu'elle soit , ne satisferoit pas également tous les Lecteurs ; il faut donc laisser de la place pour d'autres sujets , & écarter tout le superflu , au risque même de ne pas dire tout le nécessaire. J'aurai soin de citer mes Guides , autant que cela ne coupera pas trop la Narration , & ne nuira pas à la brieveté. Vous , *Monsieur* , qui êtes un si excellent Juge , je vous prie de lire & de décider.

On trouve , dans le VI. Volume de l'*Histoire de l'Académie Roiale des Belles Lettres* , un Essai sur les *Exorcismes Magiques* employés  
par

\* Voiés le Journ. Helv. de Decemb. 1745. Janv. & Fév. 1746. Voiés aussi sur la Cabale Février 1747. & sur l'astrologie Judiciaire Sept. 1750.

par les Païens. Je l'ai lû avec attention, & voici ce que j'en ai tiré : Il servira de supplément à l'Essai sur la Superstition imprimé dans le *Journal Helvétique* de Juin 1751. Ces Exorcismes ne devoient leur origine qu'à une vaine curiosité. Si on avoit toujours suivi la sage Maxime de Philétas, *Deum crede atque cole, noli quærare*, on ne seroit jamais tombé dans les excès où cette indifférente curiosité porta les Hommes, même les Philosophes.

Parmi les anciens Théologiens, il s'en est trouvé, qui reconnoissoient deux sortes de Dieux ; les uns d'une nature purement spirituelle, & les autres d'une nature en partie animale, & en partie spirituelle. Ils ont crû que ceux-ci étoient insensibles à tous nos Vœux & à tous nos Sacrifices, à cause de leur élévation ; mais que les autres étoient fort sensibles à nos Prières & à nos Ofrandes. Outre les Dieux, on croioit que l'Univers étoit rempli d'Esprits, préposés au Gouvernement du Monde en général, & à celui de chaque Etre en particulier ; mais on ne s'accordoit pas sur la nature, le nombre & les fonctions de ces Esprits. On croioit qu'il y avoit un ordre & une subordination entr'eux, & même entre ceux d'une même espèce ; qu'entre ces Esprits, il y en avoit

qui étoient toujours en la présence de Dieu & à sa Cour, come les premiers Ministres, & qui en recevoient les Ordres, qu'ils donnoient à d'autres, qui les faisoient exécuter. On ajoutoit que de tous ces Esprits, les moins parfaits étoient ceux qui présidoient aux Elémens.

Mais, *dira-t-on*, ces Esprits étant d'une nature supérieure à celle de l'Home, & en même tems les Ministres des Dieux, coment l'Home peut il les évoquer, les chasser par des Exorcismes, & arrêter par là l'efet de leur Mission ? C'est, *répondoit-on*, que dans certaines circonstances, l'Home pouvoit avoir obtenu des Dieux un Ordre supérieur pour comander à ces Esprits, & s'en faire obéir. Mais en quoi consistoient & ces Exorcismes & ces Evocations ? C'est de quoi il s'agit.

*Agripa* raporte trois manières de conjurer les Esprits ; la première naturelle, qui se fait par le moien des *Mixtes*, avec lesquels ils ont de la simpatie ; la seconde, qui est céleste, se fait par le moien des *Corps célestes*, dont on emploie la Vertu, pour attirer ou pour chasser les Esprits ; la troisième qui est divine, & la plus forte, se fait par le moien des *Noms divins*, des *Sacremens* & des *Cérémonies sacrées*. Cette dernière Conjuratiion ne lie pas seule-

ment

ment les Esprits, mais aussi toutes fortes de Créatures, les Déluges, les Tempêtes, les Incendies, les Serpens, les Maladies épidémiques &c. Heureux qui a ce Secret, mais plus heureux qui est assez sage pour s'en passer !

Il y a outre cela, des Fumigations propres pour attirer les Esprits; il y en a d'autres pour les chasser; il faut savoir les mêler & s'en servir à propos. Mais en cela combien de prestiges! Que d'illusions les Sens ne font ils pas à l'Esprit!

Il en est de même de l'usage de la *Verveine* & de la manière de la cueillir. On se tourne du côté de l'Orient; on appuie la main gauche sur l'Herbe, en prononçant certaines paroles & en tournant sans regarder derrière soi. Les Cercles sont encore d'un grand usage dans toutes ces opérations. On les trace avec de la Craie blanche exorcisée: Ils sont employés pour renfermer les Esprits, afin qu'ils ne nuisent ni à l'Opérateur ni aux Assistans. Qui ne riroit de toutes ces grimaces & de ces vaines Cérémonies!

Mr. *Blanchard*, Auteur de l'Essai dont je viens de parler, cite un exemple des Conjurations magiques, faites pour obliger les Esprits à recevoir un Livre, qui leur est dédié; Pièce dictée par la Superstition,

pleine des extravagances les plus impies & où le St. Nom de DIEU est prophané plusieurs fois, de la manière la plus criminelle, tant la Superstition a de force sur les Esprits foibles.

Pour bien entendre les Exorcismes, il convient de savoir, que les Magiciens faisoient présider quatre de ces Esprits sur les quatre Parties du Monde: C'étoient come les Empereurs de l'Univers. Celui qui présidoit à l'Orient étoit nommé *Lucifer*; celui de l'Occident *Astaroth*; celui du Midi *Léviathan*, & celui du Septentrion *Amaimon*: Il y avoit pour chacun d'eux des Conjurations particulières. Come les Esprits ne sont pas toujours d'humeur à obéir, on a tiré de la Cabale une Conjuración plus absurde que toutes les autres, qui done des Charges & des Dignités à des Créatures rebelles & que Dieu a reléguées pour jamais dans de profonds Abîmes. Il faut observer que le pouvoir de chacun de ces Esprits est borné, & qu'il faut doner à chacun une récompense qui puisse lui être agréable. *Lucifer*, qu'on évoque le Lundi, dans un Cercle, au milieu duquel est son nom, se contente d'une Souris. Cela est bien modeste. *Nembroth* se contente encore à moins, puisqu'il accepte la Pierre qu'on lui jette le Mardi. *Astaroth* est apellé le Mercredi, pour procurer la faveur des Grands.

Grands. Le Démon qui procure celle des Belles ne doit pas manquer d'un grand nombre d'Adorateurs. On fait servir les Intelligences à satisfaire les Passions humaines. On veut qu'elles soient les Ministres de nôtre Ambition, de nôtre Avarice & de nôtre Sensualité, come si nôtre propre Cœur ne fufisoit pas à nous les inspirer.

Mr. *Blanchard* a terminé ses Remarques par une Description de la Baguette avec laquelle on fait les Cercles, qui servent aux Opérations magiques: Elle doit être de Coudrier, de la pousse de l'Année; il la faut couper le premier Mécredi de la Lune, entre 11. & 12. heures de nuit. En la coupant, il faut prononcer certaines paroles. Il faut que le Couteau soit neuf & le tirer en haut en coupant la Baguette &c. J'ai presque honte de rapporter ces coupables bagatelles.

Je citerai plusieurs Aparitions avant que de dire ce que j'en pense. L'Histoire des Terreurs paniques & des Folies humaines est du moins curieuse, si elle n'est pas utile. Je ne dirai rien de l'Aparition de l'Ombre de *Samuel* à *Saül*: Ce Prince étoit si troublé, qu'il étoit facile de le tromper. Les meilleurs Génies n'ont pas été exemts de crédulité & de superstition, come si tous les Hommes devoient tribut à l'Erreur.

On raporte qu'un jour que *Charles VI.* Roi de France, passoit dans un Bois, un Spectre afreux en sortit, se jetta à la bride de son Cheval, lui criant, *Arrête Roi ! Où vas tu ? Tu es trahi ;* & disparut. Ce fut, dit-on, la cause de l'aliénation d'Esprit de ce Prince.

Mr. de *Sully*, Ministre sage, & Ecrivain judicieux, raporte dans ses Mémoires plusieurs Fables sur les Astrologues & sur les Aparitions. Il dit très sérieusement que *Henri IV.* étant à la Chasse dans la Forêt de *Fontainebleau*, l'an 1599. entendit soner du Cor, & le bruit d'une Meute de Chien ; il vit ensuite un grand Home à cheval, passer légèrement en l'air à côté de lui ; il prononça même quelques mots ; mais on ne pût les bien entendre. Je ne fai si c'étoit le même Spectre qu'avoit vû *Charles VI.* mais *Henri* n'eût pas peur, ou du moins l'impression ne fut pas si durable, car cette Aparition n'eût point de suite funeste.

Le même Auteur raporte encore, que faisant fortifier *Passy*, du tems de la Ligue, il crût voir distinctement deux Armées en l'Air, qui en venoient aux mains. Il entendit le hennissement des Chevaux & le bruit des Combatans. Mr. de *Sully* aimoit le surnaturel & le merveilleux : Il donoit dans tous les Contes de l'*Astrologie Judiciaire*.

Il prétend qu'un grand Home noir s'étant présenté à la Porte de la Conétable de *Montmorenci* \* & demandant à lui parler, elle deyint pâle & toute tremblante; elle vouloit le renvoyer à une autre fois, mais aiant menacé d'entrer malgré elle, elle fut le recevoir. A peine eut-elle resté un instant avec lui, qu'elle revint toute en pleurs, & assûra qu'elle n'avoit plus que quelques heures à vivre; elle mourut en éfet, après une furieuse agonie.

On trouve dans l'Histoire de la Vie de Melle. de l'*Enclos*, célèbre Courtisane, qu'un *Noctambule*, un petit Home noir, un Revenant enfin, lui avoit aparû, lors qu'elle n'avoit encore que 18. ans, & qu'il lui avoit prédit qu'elle aimeroit & qu'elle seroit aimée: Il lui annonça toutes ses Avantures. Il n'étoit pas difficile de les prévoir, son caractère se dévelopa de bone heure.

Les Aparitions n'étoient pas rares dans la Famille *Montmorenci*. On raporte dans la Vie du Conétable, que le Marquis *des Portes* lui étoit aparû, après sa Mort. *Rochefort* assure, dans ses Mémoires, que le Marquis de *Rambouillet* aiant été tué, se fit voir à son Ami le Marquis de *Nantouillet*, lui montra sa blessure, & lui prédifit que dans une année il auroit le même fort; ce qui arriva en

N 4

éfet

\* Elle se nommoit Louise de Badoz.

éfet. Mais valoit-il la peine de venir de l'autre Monde pour si peu de chose ?

Mr. *Nicole* demande, dans une de ses Lettres, s'il est bon ou non, d'examiner les choses extraordinaires, & il conclut pour l'affirmative, à cause des avantages qu'on peut tirer de cet examen. Mais je ne fais aussi s'il n'est point propre à étendre & à perpétuer la Superstition & la crédulité; car come l'a remarqué le fameux *Baile*, les Philosophes les plus habiles sont assez embarrassés, quand il s'agit d'expliquer les Phénomènes qui regardent les Aparitions & la Magie. On fait assez qu'un Esprit n'est pas visible, que toute son action consiste dans la Pensée, & qu'il n'a rien de comun avec la Matière. On fait encore qu'un Contrat avec le Démon est ridicule & impossible; que les vains Fantômes Aériens qu'on prétend qu'il fait paroître, ne nous ont jamais rien appris de l'état de l'autre monde; & que la Sagesse & la Bonté de Dieu ne lui permettent pas de laisser à son Ennemi aucun pouvoir sur les Homes. Mais aussi l'Incrédulité la plus outrée ne peut guères se résoudre à nier tous les faits. Quand un Philosophe en est réduit là, on peut dire qu'il est poussé jusqu'au dernières extrémités, & qu'il ne se retranche dans la négation & dans le silence,

que

que parce que les bones raisons lui manquent, & qu'il sent le foible de ses explications.

Je ne fai si l'Abé de *St. Pierre* étoit bien content de celle qu'il a donnée, dans ses Oeuvres, de l'Aparition d'un jeune Ecolier, qui venoit de se noier, & qui aprit, dans le moment même, sa mort & toutes ses circonstances à un de ses Camarades, qui étoit absent, & fort éloigné de lui : J'avoüe que je n'ai point été satisfait de l'explication que l'Abé done de cet Evénement. Je conviens, avec lui, que nous ne saurions rendre raison de tous les Phénomènes; que nous ne conoifsons, ni tous les jeux, ni toutes les forces de la Nature; que l'Imagination de l'Home se trouble aisément; que ses yeux ne voient alors que ce qu'elle leur montre, & que la Peur défigure les Objets. On cite à ce sujet, qu'un Voiágeur étant tombé dans une Charbonnière, qui étoit sous terre, crût voir le feu de l'Enfer, & des Ciclopes, ou des Diabls ocupés à le tisoner; mais en expliquant un fait, on ne les explique pas tous. La Crainte & la Terreur ne sont pas l'unique Clé de l'Enigme. Coment expliquer ces Gouttes de Sang que vit *Henri IV.* sur la Table où il jouoit avec le Duc de *Guise*, & qui furent come le présage & le prélude du Massacre de la *St. Barthelémi*.

J'ai lû, je ne fai dans quel Livre, que le Duc de *Buchinkam*, Favori de *Charles I.* & qui abusoit fort de son crédit, eut l'Aparition de son Père, mort depuis long-tems, qui lui dit, que s'il n'étoit plus prudent & plus sage à l'avenir, il mourroit infailliblement d'une manière tragique. Le Fils ne profita pas de la leçon du Père, & la Prédiction fut acomplie.

J'avoüe, cependant, que je n'ajoute guères de foi à ces fortes de Prophéties. Il est facile de prévoir, qu'un Favori insolent, qui ne ménage Personne, est haï de tout le Monde, & que tôt ou tard, il périra par la main de ses Ennemis. D'ailleurs, quoi qu'il paroisse, par la Parabole du Riche & de *Lazare*, que l'on se reconoit dans l'autre Monde, je doute beaucoup que les Morts pensent à celui-ci. Ils sont ocupés de choses bien plus importantes. Les Fidéles se consacrent tout entiers à louer Dieu & à jouir des délices du Paradis. Les Réprouvés sentent trop leur Suplice; ils sont trop déchirés par leurs remors, & par leurs tourmens, pour s'intéresser à ce qui se passe ici bas. Il n'y a point d'apparence qu'il leur soit permis d'y voiajer, & que les Portes de l'Enfer leur soient ouvertes.

*Qui passe l'Acheron ne le repasse plus.*

Ce Privilège n'a été donné qu'à *Satan*, dont *Milton* nous a tracé l'Histoire & la criminelle entreprise dans son Paradis perdu. Si les Morts avoient conoissance des choses de la Terre ; les uns seroient trop sensibles au triste sort que le Crime prépare à leurs Amis & à leurs Parens ; les autres se réjouiroient peut-être d'avoir des Compagnons de leur Misère, & leurs peines en seroient adoucies.



## AUX EDITEURS.

**V**Otre Journal, MESSIEURS, fait depuis longtems ma seule lecture & presque mon seul amusement : Quelques uns de vos Correspondans m'instruisent, d'autres me recréent. Après une Pièce sérieuse on en trouve quelques fois une badine : L'Esprit se délasse & prend de nouvelles forces pour revenir à une étude grave & utile. J'aime sur tout ces Questions dont la Réponse renfermée dans un court espace, n'en a que plus de netteté & de précision ; c'est come un jet d'eau dont l'onde réjaillit avec plus de force étant pressée : On n'aime pas à s'arrêter longtems sur le même objet quelque agréable qu'il soit : En multipliant ses vûes, on  
s'i-

s' imagine multiplier ses conoissances. Il faut peut-être plus d'art pour referrer son sujet que pour l'étendre : L'Esprit s'acoutume par là à une sorte de briéveté qui a des charmes pour bien des Lecteurs. Une Dame de beaucoup d'esprit disoit, que chaque mot que l'Ecrivain retranchoit de son ouvrage devoit lui valoir un remerciement de la part du Public.

Je lis quelques fois aussi vos morceaux critiques ; mais j'y trouve presque toujours trop d'aigreur & de partialité : Ceux qui ont paru sur les Cercles me semblent un peu vifs & pas assez mesurés : J'en excepte les réponses où règne une Ironie fine & ingénieuse. Je propose à ce sujet cette Question, *Si la Critique est plus utile que dangereuse ?* J'en attends la solution, & suis, avec beaucoup d'estime &c.

DE LUSSY.





# ESSAI sur les PASSIONS\*.

## CHAN T Ier.

A Mr. T\*\*\*\*\*.

**C**HER T\*\*, toi, qui loin d'une foule  
*importune,*  
*Méprisant les Grandeurs sût fixer ta Fortune,*  
*Te susire à toi même & te faire tes loix,*  
*Tendre Ami, dont mon Cœur se plût à faire choix,*  
*Aprens moi, tu le peux, par quelle Loi sévère,*  
*On voit l'Home souvent à lui même contraire,*  
*S'écartant du sentier qui conduit au Bonheur,*  
*Tomber de chute en chute & d'erreur en erreur?*  
*De contrastes divers, monstrueux assemblage,*  
*Cet Etre prend en vain le beau titre de Sage,*  
*Et prétend, Insensé dans ses vastes desseins,*  
*De l'Univers entier ordoner les destins;*  
*Déveloper des Loix, que suivit la Nature,*  
*Les principes cachés dans une Nuit obscure;*  
*Penétrer le cachos de ses secrets ressorts,*  
*Soumettre à sa recherche & l'Espace & les Corps;*  
*Pendant que, vil Atome, en sa foiblesse extrême,*  
*Il craint de se conoitre, il s'ignore lui même:*  
*Sur le passé jamais sût-il jetter les yeux?*  
*Fixer sur l'avenir des regards curieux?*

Tran-

\* L'Auteur nous fait espérer deux autres Chants, qui suivront ce premier, & rempliront le but qu'il s'est proposé.

Tranquille dans le sein d'une mole indolence ;  
 Ce n'est qu'au présent seul que le Mortel encense ;  
 Ce point , qui réunit ses desirs inconstants ,  
 A son tour dans l'oubli fuit sur l'aile du Temps.  
 Soumis à son Tiran , en proie à ses caprices ,  
 L'homme fuit un chemin semé de précipices ,  
 Et brave le péril , dès qu'il ne le voit pas.  
 Un Fantôme imposteur a pour lui des apas :  
 Inconstant dans son choix , toujours dans sa  
 conduite ,

La route qu'il suivoit est celle qu'il évite ;  
 D'aveugles Passions Esclave malheureux  
 Ce qu'on le voioit fuir est l'objet de ses vœux.  
 Tel le Flot quelquefois , sur l'humide Rivage ,  
 Aporte le débris d'un funeste Naufrage ;  
 Sur la Vague qui fuit bientôt se repliant  
 Il l'atire en son Onde & l'entraîne en fûiant ;  
 Ainsi le même Objet lui déplaît & l'engage.  
 La Brute se conduit par une Loi plus sage :  
 Quand vit-on la Brébis , oubliant nos Guèrêts ,  
 Se nourrir de carnage & fuir dans les Forêts ?  
 Le Tigre furieux descendant des Montagnes  
 Sous la garde d'un Chien paitre dans nos  
 Campagnes ?

Le Lion indompté , soumis à l'éguillon ,  
 Aprit il dans la Plaine à tracer un sillon ?  
 Esclaves de l'instinct , qui naît avec leur être ,  
 Ils y rapportent tout , même sans le conoitre ;  
 Et d'un Dieu Créateur , Ouvrage le plus beau ,  
 L'Homme , de là Raison rejette le Flambeau.

*A peine hors du Berceau comence-t-il à vivre ,  
 Dès cette foible Aurore à l'erreur il se livre :  
 Arbrisseau délicat , il expose à nos yeux ,  
 Ces Fleurs dont doit éclore un Fruit pernicieux.  
 A goûter les plaisirs , il met sa seule étude ,  
 La crainte d'en manquer fait son inquiétude ,  
 La molle Oisiveté , sous un chrame trompeur ,  
 Vient séduire son Ame & corrompre son Cœur  
 Dès ces tems , il ne suit qu'un aveugle Caprices  
 Des ces tems , il se jette entre les bras du Vice ;  
 De mille Passions les germes dangereux  
 Empoisonent des jours qui devoient être heureux.  
 L'âge a fortifié ses organes timides ,  
 Ses pas plus assurés le conduisent sans guides.  
 Son œil s'ouvre à l'éclat de mille Objet nouveaux,  
 Séduit , il n'aperçoit que de rians Tableaux.  
 Mais les ardeurs du sang quibouillone en ses vaines,  
 Vont le précipiter en de nouvelles peines :  
 Les Desirs , autrefois , Enfans du doux loisir ,  
 S'élevoient , dans son Cœur , au seul nom du plaisir ;  
 Aveugles mouvemens , qu'un instant faisoit naitre ,  
 Souvent le même jour les voïoit disparoitre ;  
 Sans jamais se fixer , il voloit en tous lieux :  
 Un Objet aujourd'hui vient s'offrir à ses yeux ,  
 Des plus vifs agrémens il croit y voir la source ,  
 Il écarte , il franchit tout obstacle en sa course ,  
 Et les difficultés redoublans ses efforts ,  
 On lui présente en vain les remparts les plus forts.  
 Quand le sage B \* \* \* Ami de la nature ,  
 Des richesses de Flore embrassa la culture ,*

Je l'ai vû quelquefois , actif , laborieux ,  
 Empruntant le secours d'un Art industrieux ,  
 D'une Fleur dont Zéphir envioit la Conquête  
 Sous un Ozier flexible assujettir la tête.  
 Mais bientôt exposée aux ardeurs du Soleil  
 La tige avec la fleur remonta vers le Ciel.  
 Ainsi l'Homme aveuglé court à l'indépendance :  
 C'est à ses biens trompeurs que son Esprit encense :  
 Bientôt il se soustrait à d'équitables Loix ,  
 Du Devoir respectable , il meprise la voix ;  
 Les nœuds les plus sacrés n'ont rien qui le retienne ,  
 Le premier pas est fait , la Passion l'entraîne ;  
 Par un trouble inconnu , son Cœur est agité ,  
 Et vaincu sans combattre , il perd sa liberté.  
 L'Amour est foible encore , il pourroit le détruire :  
 Mille apas séduisans s'ofrent sous son Empire !  
 Insensé ! qui se livre à de folles Erreurs ;  
 C'est un Aspic caché sous les plus belles fleurs.  
 Il ourdit de ses maux la trame infortunée ;  
 Il avale à longs traits la coupe empoisonnée ,  
 Sans l'Objet qu'il adore il n'est point de vrais biens ,  
 Et par de nouveaux nœuds il serre ses liens.  
 D'abord content d'aimer , sans le faire conoitre ,  
 Il tait sa passion aux yeux qui l'ont fait naitre ;  
 Mais un calme trompeur lui cache les desirs.  
 Naissant avec l'Amour , ils font tous ses plaisirs :  
 Il se prescrit en vain un éternel silence ,  
 Pour des maux ignorés , est-il quelque espérance ?  
 Il le rompt & l'instant , qui décele ses feux ,  
 Voit former dans son Cœur de téméraires Vœux.

Bientôt, par un dessein aux Amans ordinaire,  
 Si le tems a touché l'Objet qui sût lui plaire,  
 S'il est récompensé d'un sincère retour,  
 Ses desirs satisfaits, il ne sent plus d'amour:  
 Heureux, si délivré d'une source de peines  
 Il savoit éviter de reprendre des chaines!  
 Heureux, si redoutant un superbe Vainqueur  
 D'un tendre engagement il préservoit son Cœur!

GENEVE.



ELEGIE sur l'absence d'une  
 Maitresse, par Mr. M\*\*. (\*)

Lorsqu'aimable Philis, vous faisiez l'ornement  
 De ce Lieu solitaire,

Tout ce que j'y vois me paraissait charmant;  
 Tout prenait à mes yeux un nouvel agrément;  
 Vous étiez avec moi, pouvoit-il me déplaire?

Lors que sous mes genoux gémissait moletement  
 L'Herbe où je vous jurais un amour vif & tendre,

Dans ce délicieux moment,  
 Grands Dieux! que de plaisir prenais-je à vous  
 apprendre

Le feu dont je brûlais & mon ravissement!

Moments trop précieux! En vain je vous regrette.

O

Ber-

\* Quoiqu'on n'adopte pas l'Octographe à la Voltaire, employé dans cette Pièce, nous n'y avons rien changé, pour complaire à l'Auteur, qui l'a souhaité ainsi.

Bergère, doux *Sopha*, témoins de mes transports,  
 Vous remplissés mon Cœur d'une douleur secrète;  
 Vous ne me touchés plus, Oiseaux, par vos accords.  
 Gazon doux & fleuri, agréables Prairies,  
 Où couché mollement sur le sein de *Philis*,  
 J'égarais dans ses bras mes languissans Esprits;  
 Montons autrefois chers, tranquiles Bergerie,  
 Mon Cœur de vos beautés ne peut plus être épris!  
 Lieux qui plûtes jadis à mon Ame enflamée,  
 Vous déploïés en vain vos plus riches Trésors!  
 Ruisseaux que j'aimai tant, je suis loin de vos  
 bords,

Ma tristesse par vous ne peut être calmée!  
 Lit où mon tendre Cœur deployait son amour,  
 Tu ne peux dissiper ma douleur trop amère,  
 Autrefois je t'aimais; je te hais en ce jour.  
*Philis* n'est plus ici, rien ne doit plus m'y plaire.



REPLIQUE de la BELLE CHLORE,  
 A l'Amoureux GELASTIN.

**H**E, bon jour l'Ami GELASTIN,  
 Vous me charmés par vôtre zèle!  
 Le feu qui vous prend si matin,  
 Ira-t-il jusqu'à la chandelle?  
 Puis-je compter come certain,  
 Que vôtre Cœur sera fidèle?  
 Quoi qu'assez mince bagatelle,  
 Réservez moi vôtre Latin:  
 Plantez là toute autre Femelle,

Soit *Badine*, *Prude*, ou *Catin*;  
 Sinon vous aurez le destin,  
 Que mérite un petit *Rebelle*,  
 En recevant de la *Donzelle*,  
 Le fruit d'un dangereux *butin*.

Votre air égrillard & mutin,  
 Sur le cas me tient en cervelle :  
 Oûi, je crains, avec une *Belle*,  
 Quelque toir de franc *Libertin*.  
 Vous savez rouler la *prunelle*,  
 Mieux que ne fait un vieux *Lutin*,  
 Ou qu'un *Matou* que *Chate* appelle.  
 Contre tout amour clandestin,  
 Rassurez mon Cœur qui chancelle.

Vous m'ofrez de faire fracas,  
 Et de mettre au vent la *Flamberge*,  
 Pour mon honneur, pour mes *apas*, . . .  
 Mon cher, ne vous échaufez pas :  
 On en riroit, dans votre *Auberge*,  
 Craignez d'en avoir l'*embaras* ;  
 Lors que l'on a senti la *Verge*,  
 Pourquoi trancher du *Fierabras* ?

Il vaut mieux, sans cérémonie,  
 Chez moi se rendre en *Compagnie*,  
 De nôtre vif *Déclamateur*,  
 Dont l'*Eloquence* rembrunie,  
 A ce qu'a dit un grave *Auteur*,  
 Frise de près la *Calomnie* :  
 Nous le rendrons plus gracieux,

Par l'aspect d'une aimable Brune ,  
 Dont l'air piquant & les beaux yeux ,  
 Feront tomber toute rancune ;  
 Il en sera moins odieux ,  
 A tous Cerclez de la Comune.

Là le Verre en main, tour à tour ,  
 Ravis d'aimer, joyeux de boire ,  
 Marquant ses desirs sans détour ,  
 Nous célébrerons la Victoire ,  
 De Bacchus & du tendre Amour ;  
 Et pour mieux rehausser la gloire ,  
 De ce libre & quarré Festin ,  
 Votre Ami, purgé d'humeur noire ,  
 Pour combler son heureux Destin ,  
 Et gagner le Cœur de sa Belle ,  
 Fera le Grand Polichinelle ,  
 Et vous le petit Gillotin.  
 N'allez pas frustrer mon atente :  
 Si non, d'Ecolier libertin ,  
 Je ne serai plus la Servante.

Le 25. Février 1753.

CHLORE.



# LE SINGE CARDINAL.

## C O N T E.

**M**Aitre François \* ce Peintre ingénieux  
 Dit quelque part , dans ses folles Archives ,  
 Qu'il est un lieu , séjour des Gens heureux ;  
 Un Lieu charmant , peuplé d'Ames oisives.  
 Es La Fontaine à ce Tableau flateur  
 Ajoute encor mille graces naïves  
 Et l'embélit par son Stile enchanteur.  
 Il nous y peint cette aimable Indolence  
 Où la Raison s'endort parmi les Jeux ;  
 Ce doux Repos , Enfant de l'Innocence  
 Et ce Rien-faire , hélas ! si précieux.

Ce n'est le tout ; le Fripon curieux  
 D'honête amour , de Maitresse jolie ,  
 Y joint aussi l'amoureuse Folie ,  
 Et du Plaisir les traits délicieux.  
 Il a raison ; c'est le nœud de la vie :  
 Rien ne conois aussi doux sous les Cieux.

Mais , d'où vient donc , que nos Maitres  
 tous deux  
 Ont oublié de célébrer le Rire ,  
 Ce bien si cher , qui comble tous nos Vœux ,  
 Après quoi l'Âme incessamment aspire ;  
 Ce bien qui rend les Gens vraiment heureux ,

\* François Rabelais , de savante & facétieuse mémoire.

Dont les transports bannissent l'humeur noire ;  
 Qui nous ravit ; qui nous fait souvent boire  
 L'oubli des soins & des soucis facheux ?

O Rire aimable ! O vrai régal des Dieux !

Doux abandon d'une Ame dégagée  
 Des longs dégouts dont la Vie est chargée ;  
 Libre d'ennuis , quand pourrai-je à loisir  
 De tes accès goûter tout le plaisir ?  
 C'est par toi seul qu'on voit d'une Maitresse  
 Le pauvre Amant oublier la rigueur ;  
 Le Vieillard morne égayer sa tristesse ,  
 Et l'Algébriste animer sa froideur.

Je dis bien plus ; ta salutaire yvresse ,  
 Plus d'une fois suspendit la fureur  
 De la Mort même & de sa Faulx traitresse :  
 Témoin ce trait d'un certain Monseigneur.

Par un Absès , d'une facheuse suite ,  
 Un Cardinal , aux portes de la Mort ,  
 Alloit bientôt trouver son dernier gîte.  
 Les Médecins , les Prêtres , l'Eau bénite  
 Lui promettoient déjà son Passeport.  
 Des Héritiers la troupe grimacière  
 Riant tout bas , & tout haut sanglotant ,  
 D'un œil contrit , d'un air impatient ,  
 Autour de lui dépêchent leur Prière ,  
 Et les Cousins , & la Sœur , & le Frère ,  
 Et des Neveux l'avidè pépinière  
 Gens peu honteux & de biens alterés.  
 Déjà par eux de l'œil sont dévorés  
 Tableaux , Bijoux , Joiaux de toute espèce ;

J'aurai ceci . . . , moi , je retiens cela . . .  
 Moi , je prétens aux Meubles que voilà !  
 On lorgne , on pleure , on feint grande tristesse ;  
 Mais le Malade expire cependant ;  
 L'Abses du soufle arrêtant le passage  
 De ses Pouvmons lui dérobe l'usage ;  
 Il est sans vie ; il est sans mouvement ;  
 Et les Cousins de prendre impunement :  
 Tous font leur main ; chacun court au pillage.  
 C'est un plaisir de voir avec quel cœur  
 On vous n'étoie un si bel Héritage ;  
 Et les Valets , sur tout , de Monseigneur ,  
 Qui n'en sont pas à leur aprentissage.

Or dans la Chambre où gisoit le Mourant ,  
 Un Singe étoit , qui d'un veit m'écontent ,  
 Réfléchissant , en grave personnage ,  
 Regardoit tout , sans bouger seulement ,  
 Et de ses yeux parcoureroit le visage  
 Tantôt du Prêtre & tantôt du Parent.

Le Sapajou voit ce remu-ménage  
 Et le Cœur gros : Quoi , dit-il ces Gens ci  
 Ne vont laisser que les quatre Murailles ;  
 Et moi Bertrand , je n'aurai rien ici ?  
 Je resterai , Messieurs , sans sol ni mailles ?  
 Par mes ergots sachons un peu ceci.

Disant ces mots , il voit sur une Table ,  
 De Monseigneur l'Equipage brillant ,  
 Chapeau , Calotte , Apareil respectable ,  
 Qu'on lui prépare , hélas ! pour quel instans !  
 Aussi tôt fait , le nouveau Légataire ,

Sans hésiter, empoigne bien & beau  
 Tout l'atirail, les Gands, le saint Chapeau,  
 Et la Calotte, & la parure entière.  
 Or voilà donc nôtre Singe empêtré ;  
 Nouveau Prélat, il endosse avec peine  
 Du vrai Prélat le Vêtement sacré ;  
 Puis le Magot de la sorte acoutré,  
 Sur le Parquet fièrement se promène.  
 Dieu sait les ris, à ce plaisant aspect !  
 Pour Monseigneur chacun perd le respect :  
 En cas pareil aisément on s'oublie.  
 Qui n'eut pas ri ? Quant à moi, sur ma vie,  
 Je n'en aurois voulu céder ma part.  
 Nôtre Mourant jette à peine un regard.  
 Il voit, il rit, il pâme à cette vie ;  
 Mais le transport de son Rire excessif  
 Fut son salut, car l'effort fut si vif,  
 Que la Santé lui fut d'abord rendue ;  
 L'Absès créva, le Singe en eût l'honneur.  
 Chacun s'en fut ; le Rire fut Vainqueur.  
 Qu'on me soutienne, après un tel exemple,  
 Parmi ces Biens que de loin je contemple,  
 Qu'il en est un plus charmant & plus doux.  
 Que la Fortune à ma perte conspire,  
 Que je demeure en bute à tous ses coups,  
 Pourvu qu'en somme elle me laisse rire,  
 Je suis content, je brave son courroux.



## E P I G R A M E.

Sur les deux Lettres qui ont paru dans les  
Journaux précédens ; l'une contre les  
*Tonneaux* de Mr. de *Voltaire* ; & l'autre  
qui les justifie,

**F**aut il louer cet Ecrivain,  
Qui contre les *Tonneaux* se montre si sévère ?  
Faut il louer son Adversaire ?  
De la Divinité l'un prend la Cause en main ;  
Et l'autre celle de *Voltaire*.

---

## A U T R E.

Sur ces sententieuses paroles, de la fin de la  
Lettre du Journal dernier p. 108. contre le  
Censeur des *Tonneaux* de Mr. de *Voltaire* :  
Que le Poëte ne peut & ne doit être jugé  
que par ses Pairs.

**D'**Un Tonnelier on vendoit au Marché  
Certains *Tonneaux* de fabrique nouvelle.  
Vient un Passant qui, s'étant approché,  
Bondon ouvert, le nez sus \*, les martelle.

Ouf !

\* Ordinairement, pour savoir si un *Tonneau* est bien conditionné en dedans, on met le nez sur le trou du *Bondon*, tandis que d'un marteau on frappe contre un des fonds, pour faire exhaler la houe ou mauvaise odeur du *Tonneau*.

Ouf ! ouf ! dit-il ; qu'ils sentent le punais !  
 Lors un Frater dans le susdit ouvrage ,  
 De clabauder , de faire le mauvais ,  
 Si qu'on l'ouït dans tout le voisinage .  
 Franc ignorant en ce noble Métier ,  
 Quel droit as-tu , dit-il d'un ton d'Oracle ,  
 D'ici gloser ? Es-tu donc Tonnelier ?  
 Sachez vous tous , qu'atroupe ce spectacle ,  
 Que quand , pour un , auriez cinquante nez ,  
 Voire plus fins que nez de Chiens de chasse ,  
 Selon les droits de gens de nôtre classe ,  
 Par nos P A I R S seuls devons être jugés .



## EPIGRAMME.

Sur la Fable intitulée, l'Etude & son Fils\*.

**D**Amon nous trace un tableau très fidèle  
 Du Pédant & de l'Ennui ,  
 On est heureux , quand come lui ,  
 On trouve chez soi son modèle .

## AUTRE.

A tes Talens , Damon , je vens enfin hommage ;  
 Tu traçois le Portrait de l'Ennui , du Pédant ;  
 Je baaillois en le lisant :  
 Peut-on faire d'avantage ?

NOU-



# NOUVELLES LITÉRAIRES.

P A R I S.

**L**E Public a marqué beaucoup de curiosité pour un Livre qui vient de paroître ici, intitulé ; **LES PENSE'ES DE SENEQUE**, chez le Mercier, Dessains & Saillon. Cet Ouvrage, qui renferme un Traité complet de Morale ; a été rédigé en Chapitres sous les Titres suivans : *De Dieu. De la Providence. De la Vertu. De l'Home. De la Conscience. Des Passions. De la Vie heureuse. De la Philosophie. De la Constance du Sage. Du Loisir du Sage. De la Breveté de la Vie. De la Colère. De la Paix de l'Ame.* L'Auteur est M. Angliviel de la Baumelle\*. Quand même il ne se feroit pas fait conoitre, la cadence de son Stile, la hardiesse de ses Pensées, le brillant de ses Réflexions le dévoileroient. On jugera de sa façon de s'exprimer par ce petit Echantillon, tiré de la Vie de *Sénèque* qu'il a mis en tête de l'Ouvrage dont il s'agit.

„ *Helvia*, Mère de *Sénèque*, étoit une  
 „ Dame douée d'excellentes qualités, d'un  
 „ Esprit agréable, d'un caractère charmant.  
 „ Elle

\* Voies ce qui a été dit de lui dans le Journ. de Janvier dernier p. 21.

„ Elle n'étoit pas de ces Mères qui n'aiment  
 „ qu'elles mêmes dans leurs Enfans, qui  
 „ les élèvent pour profiter de leur Education,  
 „ qui les pouffent dans le Monde pour se  
 „ prévaloir de leur Crédit. Modeste & re-  
 „ tenue, elle ne se conduisoit que par les  
 „ Principes de la Sageffe. . . . Elle faisoit  
 „ son plaisir de son devoir. Sa moindre  
 „ qualité étoit d'être belle. . . En un mot  
 „ Helvia étoit une de ces Femmes dont le  
 „ Cœur, l'Esprit & la Figure sont égale-  
 „ ment aimables.

„ *Sénéque* joignit à l'Esprit le Jugement,  
 „ au Clinquant le Solide, à l'Ampoulé le  
 „ Sublime, à la Délicatesse l'Energie, aux  
 „ Graces la Justesse, à la Douceur la Viva-  
 „ cité, aux SAILLIES de l'Imagination la force  
 „ du Raisonnement, aux Figures des Mots  
 „ les Figures des Pensées, au Bel-Esprit le  
 „ Savoir, à l'Eloquence la Philosophie.  
 „ Plein de beautés ravissantes & de défauts  
 „ agréables, il ne reconoit d'autres Loix  
 „ que son Génie; & il l'avoit le plus fin,  
 „ le plus élevé, le plus vif que la Nature  
 „ ait encore produit. Il a les trois grandes  
 „ qualités que *Cicéron* exige dans l'Orateur:  
 „ Il instruit, il plait, il touche; mais il ne  
 „ les a pas toutes au même degré. Son Ima-  
 „ gination l'emporte trop. Il est trop orné.  
 „ Il a gaté l'Eloquence d'une infinité d'O-

„ rateurs, qui l'ont voulu imiter, sans con-  
 „ siderer que *Sénèque* est un de ces Auteurs  
 „ Originaux, qui sont inimitables.

**M**R. l'Abé *Gédoyn*, Membre de l'Académie *Françoise*, a aussi donné une Traduction nouvelle du Livre de *Quintilien* intitulé *l'Instruction de l'Orateur*. Elle épargnera beaucoup de peine aux Persones à qui la Langue *Latine* n'est pas extrêmement familière, & sera quelques fois utile à ceux qui l'entendent le mieux. On la trouvera naturelle, ferrée, élégante, & assés exacte. Voici ce que dit M. *Gédoyn*, à l'ocasion de cet Ouvrage.

„ L'Eloquence *Romaine*, après avoir été  
 „ portée au plus haut point de la perfection,  
 „ par plusieurs grands Orateurs, mais sur  
 „ tout par *Hortensius* & par *Cicéron*, éprouva  
 „ bientôt le sort de toutes les choses hu-  
 „ maines, qui ne demeurent pas long-tems  
 „ dans le même état, & qui ne sont jamais  
 „ plus près de leur déclin, que lors qu'elles  
 „ semblent avoir atteint le point d'acroi-  
 „ ssement & de grandeur qui leur étoit réser-  
 „ vé. Cependant *Messala* & *Pollion* la sou-  
 „ tinrent encore quelque tems; mais après  
 „ eux, on la vit panacher de plus en plus  
 „ vers sa ruine. *Quintilien* forma le dessein  
 „ de lui rendre son premier lustre. Il com-  
 „ batit le mauvais goût de son siècle, prit

„ la défense des Anciens, soutint hardi-  
 „ ment qu'il étoit dangereux de vouloir  
 „ avoir plus d'Esprit que *Démosthène*, *Cice-*  
 „ *ron*, *Homère*, *Virgile* & *Horace*. Lui mê-  
 „ me il retraça aux yeux des *Romains* une  
 „ Eloquence mâle, noble & solide, qui  
 „ songe moins à plaire qu'à se rendre utile.  
 „ Il la fit refleurir dans le Barreau par ses  
 „ propres Plaidoiers, qui en étoient des  
 „ Modèles achevés. Dans la suite, il pro-  
 „ fita de sa retraite, pour composer l'Ou-  
 „ vrage dont il est ici question & qui est la  
 „ meilleure Rhétorique qui ait jamais été  
 „ faite. Ce devrait être le Livre de toutes  
 „ les Persones qui se destinent à la Chaire,  
 „ au Barreau, à parler en Public, & de  
 „ tous ceux qui veulent les juger.

B E S A N Ç O N.

**O**N imprime ici par souscription, un  
 Livre nouveau qui paroît mériter  
 l'attention des Savans. Il a pour Titre: *ME-*  
*MOIRES SUR LA LANGUE CELTI-*  
*QUE* contenant 1°. *L'Histoire de cette Lan-*  
*gue* & une indication des Sources où l'on peut  
 la trouver aujourd'hui.

2°. Une Description étymologique des Villes,  
 Rivières, Montagnes, Forêts, Curiosités natu-  
 relles des Gaules; de la meilleure partie de  
 l'Espagne & de l'Italie; de la Grande-Bre-

tagne, dont les Gaulois ont été les premiers Habitans.

3°. Un Dictionnaire Celtique renfermant tous les termes de cette Langue.

Par M. *Bullet*, Premier Professeur Roïal & Doien de la Faculté de Théologie de l'Université de *Besançon*, de l'Académie des Sciences, Belles Lettres & Arts de la même Ville &c.

Chez Cl. Jof. Daclin, Imprimeur du Roi & de l'Académie.

Cet Ouvrage aura 3. Volumes *in folio* d'environ 850. p. chacun. On ne sera admis à souferire que jusqu'au 1er Juillet 1753. Passé ce tems, le prix total sera de L 72. de *France*, au lieu de L 45. que les Soufcrivans en paieront.

## LAUSANNE.

ON vient de doner l'Echantillon d'une Feuille périodique, que le Sr. *Verney*, Libraire, fait imprimer ici, & qui paroitra chaque Semaine. Elle est intitulée: *Le Résident Turc, ou Lettres d'Hali-Pacha aux Ministres de la Porte Otomane & à ses Amis, depuis l'An 1742. jusqu'en 1749.* On promet la continuation de cet Ouvrage, au moins pendant 2. Ans, ce qui formera une Collection de 6. Volumes. Le prix, pour ceux qui

qui fouscriront, fera de L 6. ou 60. bz. Argent de *Berne*. L'effai que l'on a fait distribuer paroît être d'une bone Plûme, & l'on y rend d'une façon affés heureufe le Génie & les Expreflions des Orientaux.

On imprime auffi dans cette Ville le *Teftament Politique du Cardinal Jules Albéroni, recueilli de divers Mémoires, Lettres & Entretiens de fon Eminence, par Monfignor A. M. traduit de l'Italien par le C. de R. B. M.* C'est un in 12. d'environ 500. Pages, grand Papier & grand Format. Les diférens Roles que ce Cardinal a joué, dans les circonftances les plus délicates, les Lumières fupérieures qu'on lui a reconûes, fon habileté dans les Affaires d'Etat, font des Titres fufifans pour exciter tous les Conoiffeurs à faire avec empreflement l'aquifition de cet Ouvrage. Tout ce qui vient de lui, en fait de Politique, fera toûjours regardé come partant de Main de Maître; & l'on ne doutera jamais du mérite éclatant d'une Perfone qui doit à elle feule une élévation auffi furprenante\*.

HIS.

\* Voies ce qui eft dit du Cardinal Albéroni dans le *Nouvellet Suisse* du Mois de Juillet 1752. p. 5. & fuiv.



# HISTOIRE

*Galante & tragique de deux Soldats Suisses.*

UN Soldat Suisse, de la Compagnie Colonnelle, espérant d'être fait bientôt Caporal, voulut, par une Conduite irréprochable, se rendre digne de ce sublime grade. La seule chose qui, selon lui, pouvoit mettre obstacle à son élévation, c'étoit une Maitresse qu'il logeoit, païoit & entretenoit de son mieux. Il résolut de s'en défaire & de sacrifier son Amour à son Ambition. Il regardoit le Caporalat de sa Compagnie come une Fortune pour lui. Mais afin de briller avec plus d'éclat dans son nouveau Poste, il projetta de rattraper une partie de l'Argent qu'il avoit dépensé. Dans cette vûe il proposa à plusieurs de ses Camarades, de leur abandoner sa Maitresse à de certaines conditions. L'un d'eux accepta l'offre, & ils convinrent à 3. Louis, y compris les Meubles de la Chambre. L'acheteur paia Un Louis comptant & prit terme pour les deux autres. En attendant il se mit en possession & de la Fille & de ses Meubles.

Le terme expiré, le Vendeur demanda à son Camarade le paiement dont ils étoient convenus. Celui-ci obtient un délai, & le laisse passer sans satisfaire. Nouveau terme demandé, accordé; & à l'échéance nouveau refus de payer, & cela pour la très juste & très solide raison que l'on n'a point d'Argent. Quoi qu'il n'y ait ordinairement point de replique à cet Argument, cependant le Vendeur se fache tout de bon, & après s'être bien emporté contre son Camarade, il lui propose enfin un acomodement, qui consistoit à reprendre ses Meubles avec la Fille & à lui rendre le Louis d'or qu'il avoit reçu à compte. L'Acheteur le refuse, disant qu'il étoit content de son Marché & sur tout de la Fille dont il jure qu'il ne se séparera jamais. Par d'affés bones raisons, son Camarade lui prouve à sa manière, que n'ayant pas aquité les conditions du marché, & étant de son propre aveu dans l'impuissance d'y satisfaire, le marché devenoit absolument nul. L'Acheteur en convient à la fin; mais indépendamment du Louis qu'on lui propose, il prétend encore être remboursé de ce qu'il lui en a coûté pour nourrir cette Fille pendant le tems qu'elle a été à lui. Pour le faire désister de cette prétension, on lui cite l'exemple d'un Homme  
qui

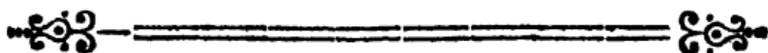
qui aiant emprunté un Cheval ne peut rien demander pour sa dépense à celui qui le lui a prêté.

L'exemple étoit frappant : Aussi l'Acheteur consentit à recevoir le Louis qu'il avoit donné & à rendre les Meubles ; mais pour la Fille il persista à vouloir la garder , au moins encore quelque tems , pour la dépense qu'elle lui avoit couté. Pendant cette contestation la Fille paroît , & se trouvant sans doute mieux avec son dernier Protecteur qu'avec le premier , elle se déclara pour celui là. Le futur Caporal indigné qu'elle donât à un autre une préférence qu'il croioit mériter , lui apliqua un Soufflet. L'Acheteur à son tour , outré du traitement que l'on venoit de faire en sa présence à sa Maitresse , & trouvant que son Camarade anticipoit sur ses droits , prit la Fille par le bras & voulut l'entraîner dans sa Chambre. D'un autre côté , son premier Galant la saisissant par l'autre bras , vouloit aussi l'emmenner avec lui.

Cette pauvre Fille ainsi tirailée par l'un & par l'autre , auroit sans doute beaucoup souffert , si les deux *Suisses* , qui , pendant cette violente altercation se disoient force injures , ne l'eussent lachée tout à coup pour tirer les Sabres. La Fille en pleurs , & jetant des cris horribles , fit tout ce qu'elle

put pour les séparer & les reconcilier ; mais ce fut inutilement. Elle fut spectatrice du Combat qui ne fut pas long En peu de momens , l'un des deux Combatans , qui étoit l'Acheteur, tomba mort ; & l'autre mortellement blessé fut porté chez un Chirurgien où il rendit l'Ame quelques instans après.

Pour la Fille elle a été arrêtée & enfermée pour le reste de ses jours à l'Hôpital général, come aiant été la cause de la mort de ces deux Homes , qui étoient des plus beaux de leur Régiment.



## DECLARATION

*De l'Auteur de la Lettre concernant Mr.  
DE HALLER (\*).*

**O**N n'a point fait de démarche depuis la Négociation de 1749. & 1750. de la part de S. M. Prussienne, pour attirer Mr. de Haller à Berlin. Ce n'est pas le Roi de Prusse qui vient de faire les belles ofres dont j'ai parlé. Je dois ce désaveu à la Vérité.

\* Journal Helvétique 1752. p. 493.

CORDIER est le Mot de l'Enigme du  
Mois de Novembre.

LOGOGRIPHE.

**S**I tu desires me conoitre ,  
Lecteur , pretes attention ;  
Neuf lettres composent mon etre ,  
Compagne de l'Ambition ,  
Aux Talens j'ai don e naissance ;  
Je hais la coupable indolence ;  
A des vastes Projets j'anime les grands Cœurs ;  
Par moi de tout obstacle , ils deviennent  
vainqueurs :  
Quelques fois imitant l'Envie ,  
Je suis du Mérite ennemie ,  
Je tâche de ravoir , aux plus rares Vertus ,  
Les éloges qui leur sont d s.  
A tous ces traits tu d vines , sans doute ?  
Je vais me découvrir : Ecoute.  
D places certain pied , je suis un Animal  
D'équivoque nature ,  
Souvent des Dames la Chaussure ;  
De plus je suis un mal ,  
Un Oiseau de proie , Une Ville ,  
Un Office d'Eglise , Un Chien assez utile ,  
Un Mot Hébreu , Grec , & Latin ;

Un Vase propre à conserver le Vin ,  
 Un Pape saint , Un fameux Misanthrope ,  
 Trois Notes de musique, Un Fleuve de l'Europe,  
 Un Insecte, Un Poisson , Le Roi des Animaux ,  
 Un Mineral , Un lieu qu'environent les Eaux ,  
 Un Nom d'Home , que l'on méprise ,  
 Une Langue ; Une Loi , que prescrit Moïse ,  
 L'Etre pensant , De l'Abeille le Fruit ,  
 L'Organe de Thémis , Un Astre de la Nuit.

Si ces détours n'ont pû te plaire ,

Je m'y prens d'une autre manière :

5. 2. 7. adoucit les chagrins les plus grands ;

5. 3. 2. 8. 9. 1. se fait au pauvres Gens ;

2. 7. 4. 6. 8. 9. Poète d'Angleterre :

Otez 6. de Crotone Habitant renommé.

2. 8. 7. 9. plus 1. suis au Cloitre enfermé.

4. 5. 6. 7. 3. 2. le Père de Neptune ,

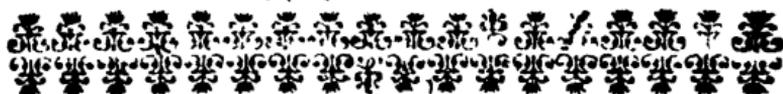
Dans ce País cacha son infortune.

2. 5. 6. aux Voïageurs peint les malheurs passez ;

Lecteur je me tais , c'est assez.







T A B L E.

<b>R</b> <i>Eflexions d'un Philantrope sur l'abus du Serment.</i>	P. 131
<i>Particularités sur le Voïageur Tavèrnier.</i>	144
<i>Remarques sur un Livre intitulé, Lettre sur la coutume d'emploier le VOUS au lieu du TU.</i>	158
<i>Lettre à l'Auteur de la Défense de la Dissertation sur les Cercles.</i>	175
——— <i>sur les Aparitions.</i>	192
——— <i>Aux Editeurs, avec une Question.</i>	203
<i>Essai sur les Passions Chant 1er.</i>	205
<i>Élégie sur l'Absence d'une Maitresse.</i>	209
<i>Replique de la Belle Clore à l'Amoureux Gelastin.</i>	210
<i>Le Singe Cardinal Conte.</i>	213
<i>Epigrammes sur les Pieces relatives au Conte des Tonneaux.</i>	217
<i>Autres sur la Fable intitulée l'Etude &amp; son Fils.</i>	218
<i>Nouvelles Literaires.</i>	219
<i>Histoire galante &amp; tragique de deux Soldats Suisses.</i>	225
<i>Déclaration de l'Auteur de la Lettre concernant Mr. de Haller.</i>	228
<i>Logogriphe.</i>	229